

lares-relais

Université de Haute-Bretagne
sauvegarde de l'enfance et de l'adolescence d'I. et V.

les jeunes « du-bas-des-tours »

approches des modes de vie
des adolescents sur 2 îlots
de la Zup-Sud à Rennes

Dominique Boullier

avec la collaboration de
l'équipe de prévention de la Zup-Sud

décembre 1982

CHAPITRE 1

1.1. GROUPE D'ÂGE STATISTIQUE.

- 1.1.1. Statistiques et vie sociale.
- 1.1.2. Caractéristiques démographiques des flots observés.
- 1.1.3. Quelles hypothèses ?

1.2. GROUPE D'ÂGE OBSERVÉ.

- 1.2.1. La notion de groupe d'âge est socialement différenciée.
- 1.2.2. Des typologies spontanées.
- 1.2.3. Le "groupe-du-bas-des-tours".

1.3. GROUPE D'ÂGE RELATIF.

CHAPITRE 2

LE GROUPE ADOLESCENT DANS L'ESPACE SOCIAL DE L'ÎLOT.

2.1. PRÉALABLES.

- 2.1.1. Le champ balisé : l'îlot.
- 2.1.2. L'observateur est pris.

2.2. LE CONFLIT DES DÉFINITIONS RÉCIPROQUES DANS L'ÎLOT.

- 2.2.1. Un mode de communication.
- 2.2.2. Intériorisation et éjection du stigmaté.
- 2.2.3. Production de la norme.
- 2.2.4. La mise en cause des modes de vie populaires eux-mêmes.

2.3. UN TERRAIN PRIVILEGIÉ : L'ESPACE DE COHABITATION. SON OCCUPATION PAR LES JEUNES.

2.3.1. Intimité et publicité

2.3.2. La subversion du rapport intimité/publicité par
"les jeunes".

2.3.3. Le dérèglement généralisé.

2.4. CONFLIT DE CLASSES D'ÂGE ET CONFLIT DE CLASSES SOCIALES.

2.4.1. "C'est la faute aux parents".

2.4.2. "C'est la faute aux jeunes".

2.4.3. "La faute aux jeunes" contre "la faute aux parents"

2.4.4. Le statut de la violence

2.4.5. Les tactiques possibles pour les dominés.

2.4.6. Eléments de comparaison entre flots.

2.5. L'ACTIVITÉ CONFLICTUELLE DU GROUPE ADOLESCENT DANS L'ÎLOT.

CHAPITRE 3

GROUPE ADOLESCENT ET INSTITUTIONS

3.1. L'ÉCOLE

3.1.1. L'échec scolaire.

3.1.2. Les expériences rencontrées.

3.1.3. Le discours des adolescents.

3.2. LE TRAVAIL - CHÔMAGE.

- 3.2.1. Le travail : une valeur en perte de vitesse ?
- 3.2.2. Des expériences d'échecs valorisées.
- 3.2.3. Fausse reconnaissance contre vrais copains.
- 3.2.4. L'adolescence coupable.
- 3.2.5. Ecole, travail, famille.

3.3. LES INSTITUTIONS SOCIO-ÉDUCATIVES.

- 3.3.1. L'expérience d'une distance.
- 3.3.2. La revendication d'un local.

3.4. REJETS MULTIPLES ET RENFORCEMENT DU GROUPE.

CHAPITRE 4

PRODUCTION DE DÉFINITIONS SOCIALES PAR LE GROUPE ADOLESCENT.

4.1. FRONTIÈRES DE GÉNÉRATIONS.

- 4.1.1. Les plus de 18 ans.
- 4.1.2. Les moins de 14 ans.
- 4.1.3. Les parents.

4.2. FRONTIÈRES D'ESPACES SOCIAUX.

- 4.2.1. Proximité spatiale et proximité sociale.
- 4.2.2. Unité de base et champ d'interconnaissances.
- 4.2.3. Le monde extérieur.

4.3. INCORPORATION DES FRONTIÈRES.

CHAPITRE 5

EXPÉRIMENTATIONS ET SUBVERSIONS DES FRONTIÈRES.

5.1. LA VADROUILLE.

5.2. LA BOUM.

5.2.1. Rapports de sexes.

5.2.2. Rapports de territoires.

5.2.3. La fête ?

5.2.4. Eléments d'une ethnographie de boum.

5.3. LA DÉLINQUANCE.

5.3.1. Une tradition.

5.3.2. De la faute à l'organisation.

5.3.3. Un paradoxe de la rééducation ?

CONCLUSION.

TABLEAUX ANNEXES.

Dans le cadre d'une collaboration régulière entre le LARES et le RELAIS, les équipes de prévention de la Sauvegarde de l'Enfance d'Ille et Vilaine souhaitaient approfondir leur connaissance de la situation des adolescents sur la Zup-Sud. Confrontés à une génération nombreuse, les éducateurs désiraient mieux apprécier les lignes de force des regroupements adolescents, les nouvelles valeurs dont ils sont porteurs ainsi que l'insertion réelle dans les institutions éducatives locales. Cette approche devait être combinée avec une photographie statistique de la Zup-Sud en 1982, suffisamment détaillée et actualisée.

La collaboration de l'équipe de la Zup-Sud a été acquise dès l'origine et ne s'est pas démentie par la suite. Les éducateurs ont facilité ainsi grandement l'accès aux groupes adolescents qu'ils suivent de façon informelle ou dans le cadre des activités qu'ils organisent. Des échanges réguliers sur le terrain ont permis d'aiguiller les interviews, de corriger ou de confirmer certaines observations : 2 groupes, non observés dans le cadre de cette enquête, ont fait l'objet d'une description détaillée par les éducateurs eux-mêmes. La comparaison est en effet un outil indispensable dans ce type d'enquête plus proche de l'ethnographie : le risque de généralisations hâtives est relativisé par la confrontation permanente entre les données des différents terrains. Nous avons décidé de centrer l'observation sur deux flots de la Zup-Sud (les Grisons et Prague-Volga) choisis pour la comparaison qu'ils permettaient : identiques quant aux constructions (3 tours de 15 étages + 2 tours plus petites) et à la population (immeubles HLM dont de nombreuses réservations administratives), ils différaient par la présence à Prague-Volga d'une tour PLR, tendant à regrouper une population plus défavorisée. Les explorations démographiques sur ces 2 flots ont été exhaustives mais des sondages consistants ont été

réalisés sur les principaux îlots de la partie Est de la Zup-Sud.

Les techniques mises en oeuvre pour recueillir ces données consistent tout d'abord en l'élaboration d'un fichier anonyme complet sur les populations observées, à partir des dossiers HLM. Nous avons fait le choix de ne présenter dans le corps du texte que les données en relation directe avec les questions que nous nous posions : cependant l'ensemble de ces données et les quelques croisements réalisés se retrouvent in extenso à la fin de ce document. Pour l'approche des groupes adolescents, nous avons combiné observations et interviews : observations par une présence régulière sur les îlots, ou dans les locaux du Relais où se retrouvent les jeunes, ou encore lors des boums organisées sur le quartier. Les interviews ont été effectuées auprès de 28 jeunes, à l'occasion des rencontres sur l'îlot, pour moitié au square des Grisons et pour moitié place de Prague. Nous avons délibérément opté pour des interviews collectives pour corriger les effets de domination que nous pressentions dans une telle situation : lorsqu'ils ont été réalisés avec 2 jeunes, ces entretiens se sont révélés productifs mais au-delà, une situation groupale plus complexe a contribué à limiter leur intérêt pour une exploitation immédiate. Quelques familles du square des Grisons ont été aussi rencontrées et interrogées. Les éducateurs du Relais ont été les seuls travailleurs sociaux interviewés sur le quartier.

Tous ces éléments laissent entrevoir les limites de validité des informations recueillies et des hypothèses élaborées à partir de là. Nous verrons plus loin (§ 213) que la situation d'enquêteur s'introduisant sur un îlot demande elle-même à être analysée et s'avère bien souvent très révélatrice. Les limites de cette enquête sont liées principalement à sa durée et aux moyens dont elle disposait : la problématique d'origine demeurerait très faible et c'est pourquoi nous sommes amenés à présenter une photographie balayant la plupart des

thèmes qui demanderait chacun une investigation spécifique . L'insertion dans le milieu ne pouvait guère être prolongée au-delà de 2 mois, et de façon intermittente. Les conditions même de l'enquête ainsi limitée ont permis cependant d'obtenir quantité d'observations et de poser des questions qui sont autant de jalons pour un approfondissement à venir souhaitable.

Le traitement de ces observations tentera de respecter un certain nombre de règles qui, seules, favorisent les conditions d'une avancée scientifique : nous présenterons, ainsi que nous venons de le faire, les conditions de recueil des informations, les présupposés qui les sous-tendent, leurs limites, nous traiterons honnêtement le matériau recueilli, si contradictoire soit-il avec les hypothèses que nous avons posées.

Malgré le caractère délibérément descriptif de notre démarche, nous devons souligner dès à présent qu'une orientation théorique guidait le recueil d'informations et préside à l'organisation des données dans ce texte. Nous estimons en effet, reprenant ainsi une étude que nous avons réalisée sur l'identité qu'il serait vain de chercher à déterminer à partir des matérialités observées (comportements, discours) une substance à "l'identité-populaire" ou à "l'identité-jeune". Bien loin d'être défini par des propriétés intrinsèques, l'acteur social n'existe que dans le rapport à l'autre qu'il définit et qui le définit : chaque acteur (individu ou groupe) possède ainsi une capacité autonome de classement, de définition de ses origines et de celles du monde, qui entre en conflit avec la capacité de tout autre acteur, pour produire une configuration conjoncturelle au rapport social observé. Notre attention se portera donc principalement sur les relations entre groupes sociaux, non définis par le chercheur, mais produits par l'échange social lui-même, et donc variables. L'adolescence se présente, sur ce plan, comme un terrain d'observations privilégié, par la remise en cause incessante des classements qui

la caractérise : elle signale ainsi la relativité des classements sociaux et nous incite à percevoir les principes mêmes qui en sont à l'origine. Nous traiterons par exemple, non pas de l'agressivité des adolescents à l'égard du gardien, mais du principe qui les conduit à se définir par rapport à lui en le définissant, ce rapport social devant être compris dans le contexte des relations de définitions conflictuelles entre classes sociales sur l'flot, entre générations etc. La position des adolescents de milieux populaires sur lesquels a porté notre observation se caractérise en effet, par un rapport de forces très défavorable pour eux vis à vis des autres générations et des classes sociales. Si ce contexte de domination doit être en permanence souligné, et se retrouve en germe dans tout rapport social, tout nous permet de penser que cette domination n'est pas univoque, absolue mais au contraire à la fois contredite et reproduite par le dominé : sa réactivation *et* son détournement sont sans doute les enjeux des expérimentations que multiplient les adolescents que nous avons observés.

CHAPITRE 1

GROUPE D'AGE STATISTIQUE

GROUPE D'AGE OBSERVE

GROUPE D'AGE RELATIF

1.1 - GROUPE D'ÂGE STATISTIQUE

1.1.1 - Statistiques et vie sociale

Le statisticien reconnaît volontiers qu'il est amené à traiter la réalité sociale suivant des catégories pré-établies : nous ne faisons souvent rien d'autre dans la vie quotidienne lorsque nous classons (arbitrairement, bien sûr) des variétés individuelles en groupe d'identiques, opération taxinomique qui se retrouve dans toute analyse sociologique lorsqu'il s'agit de créer des typologies. Ces classements qui veulent regrouper les matériaux observés en une catégorie plus générale doivent pour cela évacuer la position de l'acteur social producteur d'histoire et se cantonner à une vision du changement social proche de la mécanique (tel cause entraîne tel effet). On conçoit bien ainsi que toute opération de connaissance du social qui s'attache aux matérialités observées et qui opère par généralisation peut-être répétée et variée à l'infini sans qu'une compréhension réelle soit possible : ce n'est qu'en dégageant le modèle formel incorporé dans l'opération de classement qu'on pourra se détacher du classement matériel lui-même (provisoirement). Cette démarche permet alors de comprendre l'évolution des classements dans l'histoire et de mettre en évidence le conflit social qui est à l'origine du processus de classement.

La perte de l'historicité dans l'analyse statistique du social semble être "compensée" par l'ajustement de plus en plus fin au réel que cherchent à atteindre les catégories statistiques. Ainsi, dans le domaine des classes d'âge, la "réalité" de la datation semble inexpugnable et la succession des âges permet de grouper des individus avec précision sans

trahir le réel. Or, la séduction d'une donnée sociale spontanément et clairement exprimée en chiffres fait disparaître d'une part la question du groupement en classes d'âge (pourquoi 15-20 ans et non 14-18 ans etc) mais, plus profondément d'autre part, évacue la variété sociale des classements par âge. Trancher entre avoir 17 ans 11 mois et 30 jours et avoir 18 ans, n'est déjà pas un mince problème logique, mais, au-delà, chaque groupe social produit ses propres divisions en âge qui fait qu'être jeune fils de manoeuvre n'a rien à voir avec être jeune fils de cadre supérieur, non seulement par la différence des conditions vécues mais parce que la frontière jeune-adulte-vieux ne relève pas d'une logique arithmétique mais qu'elle fait l'objet d'un traitement social (1).

Or, la mise en évidence de ce traitement ne peut se faire uniquement en prenant à la lettre des données statistiques, même exploitées secondairement, qui feraient apparaître la "réalité" de coupures sociales spécifiques à telle ou telle classe : une investigation ethnographique et sociologique de terrain peut permettre de repérer comment, dans des contextes bien précis, les frontières d'âge sont produites, et ensuite par comparaison, de dégager les principes qui les organisent. La statistique force la démarche sociologique vers le traitement d'un supposé "réel", alors que l'acteur social le réinterprète et le produit en catégories et représentations beaucoup plus "efficaces" dans le rapport social que ces déterminations quasi naturelles.

(1) Sur ce point, voir l'article de Laurent THEVENOT in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*. n° 26 - 27 mars, avril 1979 : "Une Jeunesse difficile".

Néanmoins, la production statistique de la réalité sociale, aussi arbitraire et peu explicative soit-elle, peut être considérée comme une description relativement adaptée des conditions d'action d'une population : elle offre la possibilité de traiter des ensembles sociaux plus vastes et de dégager des variables structurelles d'une population qui les réinterprêtera. Elle suscite sans aucun doute des questions pertinentes grâce à une comparaison entre conditions différentes. Elle sert enfin de garde-fou, devant le danger de se perdre dans le jeu de miroirs que constituent les classements et les conflits de classements : resituer clairement l'échelle réelle de nos analyses, relativiser nos conclusions tirées d'observations nécessairement limitées, telles sont des tâches réalistes et nécessaires que peut assumer la statistique.

Ces réflexions ont guidé la production des données démographiques sur les flots observés et sont parfois nées de cette confrontation à une masse de données qui ne prennent sens que par les questions que l'on y introduit. Nous avons ainsi obtenu une vision spécifique des groupes sociaux étudiés, ni plus ni moins "réelle" qu'une autre : nous avons sélectionné ici les données qui peuvent entrer dans la compréhension des groupes adolescents, en confrontant, comme nous le ferons plus loin, les hypothèses formulées à partir d'une observation statistique et celles issues d'une observation sur le terrain, les deux orientations ne servant qu'à guider la construction de l'objet sociologique, non réductible à la réalité observée.

1.1.2 - Caractéristiques démographiques des flots observés

Les données ont été recueillies à partir du dépouillement des dossiers HLM. Certains éléments, trop partiels ou trop anciens, n'ont pas été pris en compte ici, les revenus, les entreprises, le lieu d'habitation avant l'entrée dans le logement et après le départ, la scolarité (pour les parents comme pour les enfants : ni les lieux, ni les niveaux, ni les retards n'ont été étudiés). Une enquête démographique sur la Zup-Sud avait été effectuée par Louis Gruel en 1974 pour le compte du Relais, et, dans la mesure où les données sont comparables, nous releverons les évolutions éventuelles. Lorsque les renseignements recueillis le permettaient et le justifiaient, une étude par tour a été réalisée. Pour certaines données, nous nous référerons à l'flot dans sa globalité. Les renseignements recueillis ici s'appliquent à la population présente jusqu'en août 1982 inclus. Les données fournies dans les dossiers, antérieures à 1981 ont été abandonnées, sauf si les renseignements fournis à l'entrée dans le logement pouvaient être confirmés par d'autres sources comme valables en 1981. Une enquête dite "enquête surloyer" a été réalisée en novembre 1981 par l'Office HLM avec taux de réponses supérieur à 80 % dans les logements observés : ce sont les réponses à cette enquête qui fournissent le matériau de base à notre étude.

1.1.2.1 - *Prague-Volga*

L'flot Prague-Volga comporte 5 tours : -
- 2 tours HLM et 1 tour PLR de 15 étages dépendant de l'Office Municipal d'HLM, comprenant chacune 94 logements (sauf LB1, 1, rue de la Volga : 96) répartis par étage en 2 "type 4, 2 T2, 1 T5, 1 T3

- 2 tours PLR dépendant du CIL, comprenant 70 logements chacune, en grande majorité types 3 et 4 (sauf quelques types 1 et 2).

- Mobilité

La construction ayant été terminée depuis 10 ans, une stabilisation de certaines populations s'est opérée, alors que la rotation demeure très vive pour d'autres. En comparant les mobilités respectives des tours, un clivage très net apparaît qui dégagerait une tour plus stable, LB3 (PLR), où se retrouvent majoritairement des familles populaires précarisées nombreuses et les 2 autres tours, formées de populations plus jeunes, employées principalement.

	LB1	LB2	LB3	CIL1	CIL2
Arrivés en 1972					
en %	14,9	7,8	29,8	22,6	25,8
Arrivés en 1981					
en %	16,1	29,2	10,3	9,4	13,8
Arrivés en 1982 (jusqu'en août)					
en %	17,2	28,1	10,3	16,9	13,8

Si le contraste entre la tour PLR et les autres va se confirmer dans toutes les autres données, la différence de mobilité entre LB1 et LB2 ne trouve pas d'explication plausible. Nous noterons seulement que la tour LB2 a son entrée principale place de Prague et qu'elle est le lieu privilégié de regroupement des adolescents, qui

notent qu'elle est la plus sale. Mais cette relation reste à élucider. La population des 2 tours CIL s'apparente plus, quant à la mobilité, au PLR mais la structure des appartements impose des caractéristiques différentes à la population (pas de T5) et la valeur distinctive du "CIL" fonctionne à plein.

- Catégories socio-professionnelles
(voir tableaux détaillés en annexe)

Nous observons la présence de quelques cadres moyens en LB1 et LB2 mais non en LB3.

Nous retrouvons ici les effets des réservations à l'Office d'HLM par les administrations (Préfecture, PTT et SNCF pour 80 %) contrastant avec le statut "PLR" favorisant l'accueil de familles démunies dont certaines en provenance des cités de transit.

CSP/ total des chefs de famille actifs (1)	LB1	LB2	LB3	CIL1	CIL2
Employés	48,7	55,6	25,9	20,3	17,5
OS. manoeuvres	12,2	15,1	33,3	37	38,5
Personnel de service	9,7	2,4	18,5	7,4	17,5

(1) La notion de "chef de famille" néglige les situations familiales et les différences de sexe : les variations de statut social entre époux étant peu importantes, on obtient par ce procédé une image plus proche du milieu social vécu, incluant par exemple les femmes divorcées dans ce statut de chef de famille.

Nous ne discuterons pas ici de la validité des catégories utilisées, calquées étroitement sur celles de l'INSEE : les données disponibles ne permettaient pas toujours de descendre à un niveau de finesse suffisant. La catégorie "employés" masque le fait que les employés de LB1 - LB2 sont majoritairement du service public, alors que ceux de LB3 et des CIL sont plutôt des employés de commerce, au statut tout différent. Au-delà des niveaux de salaire, qui peuvent parfois être identiques, ce sont les différences de statut social qui apparaissent ici (stabilité, carrière, manuel/intellectuel, intérêt, etc.).

Mais la différence la plus frappante entre les tours réside dans la répartition actifs/inactifs.

Chefs de famille inactifs

% population totale

des chefs de famille	LB1	LB2	LB3	CIL1	CIL2
	12,7	13,1	40,6	21,7	14,9
dont étudiants	6,2	4,3	-	2,9	,8
retraités	1	1	19,5	8,6	4,4
invalides	2,1	1	10,9	-	4,4
chômeurs	3,1	6,5	7,6	10,1	2,9

La place des retraités en LB3 ne manque pas d'apparaître aussitôt. Cette particularité sera confirmée par la pyramide des âges que nous examinons plus loin. Mais, en LB3, les invalides et les chômeurs s'ajoutent aux retraités pour donner une physionomie "hors société" à cette population. Nous sommes en présence de familles précarisées dont beaucoup ne vivent que par des secours des services sociaux. Tout ce contexte, ainsi que la part limitée du travail salarié dans les ressources de cette

population contribue sans aucun doute à forger pour les adolescents de ce groupe social une image de l'avenir très caractérisée.

- Pyramide des âges

La comparaison des pyramides entre les 3 tours HLM fait ressortir une opposition structurelle autour de 3 groupes :

- les plus de 60 ans
- les couples jeunes 20-30 ans
- les 10-20 ans

<u>Femmes</u>				<u>Hommes</u>			
LB1	LB2	LB3		LB1	LB2	LB3	
1,2	0,7	12,1	+ de 60 ans	1,8	2,2	5,3	
30,7	32,2	15,5	20 - 30 ans	36	32,8	15,9	
19,1	19,5	18,9	10 - 20 ans	14,7	20,2	26,5	

Il apparaît ainsi que LB3 regroupe beaucoup plus de personnes âgées, et peu de couples jeunes susceptibles d'avoir des enfants en bas âge. La différence est aussi très marquée pour la tranche 10-20 ans (garçons), mais pas pour les filles. Cette anomalie aurait pu s'expliquer par un départ précoce du foyer chez les familles de LB3 pour les filles mais en fait un autre découpage en 14-18 fait apparaître le même déficit féminin qui n'existe pas dans les autres tours.

Nous avons centré notre exploitation de ces données sur le groupe 14-18 ans de façon à obtenir la photographie de ses caractéristiques actuelles.

Les 14-18 ans se situent dans la moitié de la population représentée par les moins de 20 ans (42,5 % en moyenne, sur l'îlot Prague-Volga). Pour 37,5 % d'entre eux, ils sont arrivés dès 1972 (33 sur 88). Le poids de ce groupe peut être théoriquement déterminant dans l'imposition d'un mode de vie adolescent sur le quartier, d'autant que la génération précédente était moins nombreuse. Cette présence prolongée est caractéristique des familles précarisées que se sont installées en 1972 en PLR, dont le chef de famille a plus de 45 ans et qui n'ont pas de projet de déménagement, vu leurs moyens économiques.

Ainsi, parmi les 88 jeunes âgés de 14-18 ans qui vivent dans les 3 tours HLM, nous trouvons 45 garçons et 43 filles répartis en

en 24 + 15 à LB3

12 + 16 à LB2

9 + 12 à LB1

Le poids des garçons étant décisif dans la constitution de groupes consistants vivant publiquement, on peut supposer que le noyau autour duquel tournera la vie groupale des 14-18 ans sera constitué de jeunes garçons présents depuis plusieurs années, et venant de milieux précarisés. Nous verrons que ces éléments doivent être nuancés mais qu'ils sont décisifs pour attirer notre attention sur le nombre important d'adolescents (statistiquement) qui n'apparaissent pas du tout dans les lieux publics.

D'autres caractéristiques pourraient être dégagées qui doivent cependant être maniées avec prudence dans la mesure où elles peuvent entraîner à une pseudo-explication des modes de vie des adoles-

cents. Aussi nous les reprendrons plus loin (§ 123) en critiquant les glissements auxquels peuvent mener la mise en évidence du nombre de familles monoparentales, d'étrangers, etc.

- Structure des familles

La répartition des occupants suivant leur situation familiale fait apparaître que 55 % d'entre eux ont des enfants. Le poids apparemment important des occupants sans enfants (ce qui ne signifie pas qu'ils n'en ont pas eu) ne doit pas masquer sa faiblesse numérique : la vie des enfants et tous les problèmes liés à leur éducation sont parmi les principales préoccupations de la vie sociale du quartier. En nous centrant sur le groupe des 10-20 ans, nous observons que 54,9 % d'entre eux font partie de familles de 4 enfants et plus. De plus, les enfants ne sont peut-être pas tous encore nés même si les parents sont en moyenne déjà âgés. Si cette donnée ne peut rien nous indiquer sur le taux de fécondité, elle indique par contre que le poids des frères et soeurs sera important dans la socialisation de ces adolescents.

- Nationalités

Enfin, sur les 5 tours de l'îlot, nous noterons seulement la présence de 37 familles de nationalité étrangère (soit 8,9 % des chefs de famille). 26 jeunes de 14-18 ans sont de parents non-français (soit 21,4 % du groupe des 14-18 ans). Cette donnée recouvre une diversité très grande, d'origine (Maroc, Portugal, Algérie, Turquie) et de durée de présence en France : nous faisons référence uniquement à la nationalité d'origine des parents.

1.1.2.2 - *Square des Grisons*

Le square des Grisons comporte 5 tours dont 2 sont en co-propriété : elles tiennent une grande place dans la vie du quartier mais ne seront pas étudiées pour elles-mêmes. Les 3 tours dépendent de l'Office Municipal HLM et comptent chacune 94 logements (même construction qu'à Prague-Volga : 2 T4, 2 T2, 1 T5, 1 T3). Cependant, la présence d'un bureau de police et d'un centre médico psycho-pédagogique donnent une structure un peu différente aux rez-de-chaussée et contribuent, avec l'Eglise toute proche, à faire du square des Grisons un espace fréquenté par des gens extérieurs à l'îlot. Contrairement à Prague-Volga, les catégories d'immeubles sont identiques et nous pourrions ainsi tenter quelques comparaisons entre une situation de ségrégation très apparente et une situation de brassage de populations diverses.

- Mobilité

La comparaison entre les tours ne fait guère apparaître de différence très tranchée : peu de familles sont présentes depuis 1971 ou 1972. La rotation semble plus régulière sans atteindre la fuite notée en LB2. Nous rappelons que ces informations étant valables à la date d'août 1982, on peut supposer un taux de rotation encore plus élevé. Seule la tour K11 semble moins touchée par les rotations rapides. Dans l'ensemble, l'opposition est moins nette qu'à Prague entre une population qui se maintient et un nombre important d'appartements qui voient leurs occupants passer. Nous n'avons pas la possibilité d'obtenir la durée du séjour au moment du départ.

	K11	K12	K13
Arrivés en 1971-72	9,5	13,3	11,7
Arrivés en 1981	18	28,8	21,1
" en 1982	15,9	17,7	21,1

- Catégories socio-professionnelles

Nous notons là aussi, la présence effective de quelques cadres moyens (de l'éducation nationale en général) et le poids des étudiants (du à la réservation par le CROUS de 9 appartements en K12 et K13). La tour K12 voit une représentation supérieure des employés, provoquée sans doute par un taux de réservation de près de 50 % par les grandes entreprises du service public (Préfecture, SNCF, PTT). Pour les autres tours, les réservations des administrations sont toujours supérieures au 1/3 des appartements (sans compter le CROUS). Ces réservations vont donc fausser un brassage théorique : une ségrégation s'effectue dans un autre sens que dans l'îlot Prague-Volga, pour tendre à créer une tour plus marquée par les employés "supérieurs". Nous verrons que c'est dans cette tour que se cristallisent les conflits les plus vifs, notamment vis à vis des jeunes.

Profession chef de famille (% actifs)	K11	K12	K13
Employés	34,4	49,2	37,5
O.S. Manoeuvres	25,6	18,4	24,9
Personnel de service	8,5	7,6	3,5

Mais la séparation est loin d'être aussi nette qu'à Prague-Volga. De même pour le rapport actifs/inactifs, aucune tour ne présente une spécificité très nette : seule la tour K11 révèle un taux de chômage supérieur aux autres, qui s'explique en partie par l'absence d'étudiants mais se vérifie pourtant en chiffres absolus. Dans l'ensemble, les Grisons subissent plus le chômage que Prague-Volga. On ne retrouve pas, d'autre part, la concentration de retraités observée en LB3 (Prague-Volga).

- Pyramide des Ages

Cette observation concernant la place des retraités est confirmée par la pyramide des âges que nous n'avons pas détaillée par tour. Elle se différencie aussi bien des pyramides LB1 - LB2 que de celle du PLR LB3. Nous avons affaire à une population jeune, enfants et jeunes parents, jusqu'à 30 ans, avec une forte proportion de moins de 15 ans. Mais le volume des générations de plus de 30 ans décroît régulièrement sans décrochage pour approcher une forme pyramidale classique. La coupure entre une tour de jeunes ménages et une tour de retraités et d'adolescents n'existe pas ici, ainsi que nous le montrent quelques indicateurs (ex. : égale répartition des retraités).

Pour ce qui concerne le groupe des 14-18 ans, on peut observer que sa place n'est pas prépondérante en volume et que les 10-14 ans sont plus nombreux. Mais le taux de rotation étant régulier, il est possible que quelques adolescents arrivent à constituer un noyau stable, beaucoup plus diffus entre les tours, et présent depuis moins longtemps qu'à Prague-Volga. Ainsi 29,5 % (29/98) des adolescents

de 14-18 ans sont présents depuis 1972 (contre 37,5 % à Prague-Volga). Par contre pour les 11-12 ans, on observe un noyau né l'année de l'arrivée aux Grisons (71-72) et qui représente plus du tiers du groupe d'âge.

- Structure des familles

La situation familiale générale ne présente pas de différence très notable avec la place de Prague, si ce n'est une légère ~~sur~~représentation des divorcées avec enfants, qui pourrait peut-être s'expliquer par la réservation de quelques appartements par le Foyer Brocéliande. Le nombre supérieur des célibataires sans enfants à Prague-Volga n'est du qu'à la présence de célibataires âgés, venant souvent de la campagne et installés en Zup depuis la construction.

La représentation des familles nombreuses est tout à fait comparable à celle de Prague-Volga. Notons seulement pour le groupe des 10-20 ans, le nombre important de ces enfants combinant les caractéristiques : chef de famille au chômage et familles nombreuses.

-Nationalité

La spécificité de la tour K13 apparaît nettement de ce point de vue et tranche avec les tours de Prague-Volga, en nombre de familles. La diversité des nationalités y est très grande et la représentation des enfants de parents de nationalité étrangère est forte, même pour les 14-18 ans. En nombre absolu, ils sont pourtant moins nombreux qu'à Prague-Volga mais leur regroupement plus marqué en K13 contribue à spécifier cette tour, bien que nous ne l'ayons pas relevé dans les observations sur le terrain.

1.1.3 - Quelles hypothèses ?

Il convient de reconnaître que l'exploitation de ces données statistiques est restée limitée et qu'il aurait fallu notamment procéder à des comparaisons avec les caractéristiques de la population nationale. Cependant, les sondages effectués sur les autres flots de la Zup-Sud confirment les premières impressions. Nous nous sommes attachés surtout à montrer la réalité statistique de la différence entre la "ségrégation" à Prague-Volga et le "brassage" aux Grisons. Nous avons noté cependant dans cet flot surreprésentation des employés (du "public" pour la plupart) en K12, des familles de nationalités étrangères en K13, des chômeurs en K11. A notre avis, on ne peut guère tirer de conclusions à partir de ces données, mais elles pourront nous éclairer dans la compréhension des rapports sociaux locaux observés par la suite.

Du point de vue des adolescents, nous avons surtout fait l'hypothèse d'une consistance plus grande du groupe Prague-Volga par son ancienneté et ses caractéristiques socio-culturelles. Nous avons noté aussi le nombre important d'adolescents de 14 à 18 ans (88 à Prague-Volga, 98 aux Grisons) qui n'apparaissent par pour la plupart dans la vie "publique" de l'flot. Il conviendra de penser la position des adolescents observés en relation avec cette "face cachée". La combinaison des facteurs s'influençant réciproquement comme milieu populaire précarisé -présence prolongée- familles nombreuses (voire nationalité étrangère) contribue à rappeler l'importance des rapports de générations entre frères et soeurs, puisqu'ici chaque adolescent observé a sûrement plusieurs frères et soeurs engagés dans des groupes ou des relations différentes mais perçues par chacun et utiles à sa socialisation.

1.2 - GROUPE D'ÂGE OBSERVÉ.

1.2.1 - La notion de groupe d'âge est socialement différenciée

Lors d'une enquête préalable réalisée en 1981, nous avons déjà dû déconstruire la notion d'adolescence pour rompre avec l'illusion d'une communauté de situation définie par les âges. Définie par les seuils sociaux qui marquent sa fin (travail, logement, mariage), la jeunesse reste relative et différenciée suivant les milieux. Mais nous proposons de distinguer une "jeunesse" d'une "adolescence" marquée, elle, prioritairement par l'insertion encore active dans les institutions éducatives (école et famille surtout). Cette distinction, à but descriptif uniquement, contribue à distinguer des niveaux d'expérimentations possibles. Nous dirions que l'on n'est plus adolescent mais "jeune" à partir du moment où l'on s'est engagé sur l'un des seuils marquant la fin de la jeunesse (travail, logement, mariage) cette période se caractérisant par des expérimentations plus directement "sociales" aboutissant à des choix successifs. Cette distinction a le mérite de décrire ce que vivent les adolescents de milieu populaires que nous observons : bien que sortis de l'école, ils restent dans leur famille et ne sont pas encore (pour diverses raisons) engagés dans un travail salarié, dont ils sentent confusément qu'il signifiera la fin d'une époque. La situation économique marquée par la crise de l'emploi contribue ainsi à modifier le profil de l'adolescence en milieu populaire, caractérisée auparavant par sa brièveté, (on s'engageait dès 16 ans dans un travail).

La notion de groupe elle-même ne peut-être ramenée à une définition que ne prendrait pas en compte la diversité de ses manifestations. Dans cette enquête de 1981, (1) il apparaissait clairement que, suivant leurs classes sociales d'appartenance, les adolescents développaient des relations très différentes quant au nombre de copains qu'ils déclaraient et surtout quant à l'origine de leur rencontre.

PRINCIPE DU REGROUPEMENT

(plusieurs réponses possibles)	Cadres Supérieurs	Cadres moyens Commerçants Employés (type moyen)	Employés (type populaire ouvriers)
Quartier	33,3	49	59
Ecole	81,4	68,6	43,3
Organismes	33,3	33,3	18

De même l'intensité des relations (du confident au réseau d'interconnaissance large) n'est pas classée et représentée de la même façon. Aussi le choix d'aller observer un groupe d'adolescents dans des lieux publics d'un quartier populaire entraînait obligatoirement une sélection de l'échantillon. Car les adolescents habitant dans ces mêmes flots mais d'origine sociale plus "moyenne", développant des principes de relations différents vont coexister sur le même territoire mais vivront en fait dans un monde différent et n'apparaîtront guère aux yeux de l'observateur.

La notion d'adolescence et celle de groupe étant déjà très différenciées socialement, l'ensemble des

(1) BOULLIER Dominique. *A la recherche de l'adolescence (perdue ?) Formes de socialisation de la jeunesse par le groupe de pairs. Septembre 1981. Ronéo. Enquête sur 228 adolescents.*

comportements et des valeurs se réfèrera à une culture différente. Aussi, à l'observation, aurons-nous tendance à supposer une homogénéité, une stabilité et une indépendance aux comportements et discours relevés. C'est ce que nous voulons montrer ici en décrivant les hypothèses qui peuvent jaillir de l'observation elle-même et en les critiquant ensuite (§13).

1.2.2 - Des typologies spontanées

Le choix d'entrer en relation avec les jeunes qui se présenteraient sur mon chemin dans les espaces de cohabitation de l'îlot, relevait surtout de la simplicité et n'était guère argumenté. Loin de faire référence aux statistiques et à la constitution préalable d'un échantillon, il me semblait que les contacts pris spontanément me permettraient de me guider dans les relations des groupes et de remonter une filière pour obtenir une photographie assez juste de tous les réseaux adolescents de l'îlot.

Une première tylologie apparaît relativement vite dans les discours des adolescents et dans le réseau relationnel que parcourt l'observateur. Sur chaque îlot, un noyau stable de 10 personnes environ représente le groupe adolescent le plus en vue, le seul qui peut se définir comme groupe consistant, défini par l'homogénéité des âges (16-18 ans), des tenues vestimentaires (jean), des conditions de vie (chômage), des comportements (assis en groupe en bas des tours). Autour de ce groupe, on peut rencontrer, par intermittence et ne se regroupant pas dans les mêmes lieux, des sous-groupes de 2-3 personnes, caractérisables comme zone flottante, tantôt participant à des

activités dans des lieux communs (boums), tantôt s'en distinguant (interviews). L'observateur peut supposer, à partir des discours des adolescents rencontrés et des passages de certains dans les espaces communs, qu'il existe d'autres adolescents qui vivent chez eux et à l'école et qui n'apparaissent pas dans la vie "publique". Mais leur invisibilité rend leur existence quasiment hypothétique et, pour le moins, on supposera que leur importance numérique et sociale est négligeable. Tous ces éléments peuvent être confirmés par les discours spontanés recueillis auprès des familles sur "les jeunes" et "le problème des jeunes", qui sont, bien sûr, "ceux-du-bas-des tours". Une confirmation de la stabilité de ces relations et de ces typologies vient d'ailleurs de l'impossibilité d'entrer en relation avec le noyau groupal consistant si l'on commence à communiquer avec des jeunes de la "zone flottante," ce qui s'est passé pour moi aux Grisons.

Une deuxième typologie se dégage aussi des discours des adolescents ou des familles, qui fait l'unanimité et peut-être confirmée par l'observation directe. Il y a des tours propres et des tours sales, opposition qui recoupe l'opposition CIL - HLM à Prague-Volga, et co-propriété-HLM aux Grisons. Au sein même des tours HLM, il y a les tours "maudites" (comme nous l'a dit un jeune) le PLR à Prague-Volga et la tour K12 aux Grisons. Le fonctionnement de cette double séparation semble définitif et passé dans les moeurs et l'observation confirme sa réalité.

Nous n'insisterons guère sur ces typologies (adolescents et tours) que tout observateur, après quelques heures de présence et de discussions, peut produire. En effet, nous voulons montrer, au contraire,

que si, elles existent bien dans les discours des acteurs sociaux de l'îlot, elles ne doivent pas être prises "pour argent comptant", elles faussent au contraire l'analyse et n'expliquent rien par elles-mêmes.

1.2.3 - Le "groupe-du-bas-des-tours"

1.2.3.1 - L'introduction d'une référence démographique s'avère déjà d'un apport précieux pour corriger les impressions de l'observation, même si par elles-mêmes, comme nous l'avons vu, les catégories statistiques ne peuvent rendre compte du social. Les deux typologies qui se proposent à l'observation se voient sérieusement interrogées. Le nombre des adolescents (14-18 ans) de tout l'îlot est sans commune mesure avec le groupe observé, même si on y incorpore la "zone flottante" (soit 25 à 30 adolescents, au plus large). Cette importance numérique de la "face cachée" de la vie adolescente ne peut pas se traduire par une inexistence sociale : sa place est à redéfinir et l'observation spontanée ne suffit plus. De même, l'opposition tours propres/tours sales tend à regrouper dans la même catégorie des PLR des CIL et des immeubles en co-propriété, c'est-à-dire deux types d'habitat destinés à des populations tout à fait différentes. Et encore, les tours stigmatisées sont à Prague-Volga, une tour PLR, et aux Grisons, la tour où l'on trouve la plus forte proportion d'employés du service public, c'est-à-dire deux tours de populations là aussi très différentes. A moins d'attribuer à l'habitat, à l'architecture la cause de "natures" différentes de chacune des tours, ce qui serait absurde, (et d'autant plus que les diffé-

rences s'instituent dans des architectures strictement identiques) il ne nous reste plus qu'à douter sérieusement de la capacité de nos sens à nous fournir une image adaptée au réel. Doute fort salutaire, qui institue un rapport critique aux outils de la connaissance mais qui ne doit pas pour autant paralyser la connaissance elle-même.

1.2.3.2 - Ces exemples discréditant l'observation spontanée nous conduisent à interroger la réalité du "groupe-du-bas-des-tours" qui nous est pourtant apparu si clairement et qui mobilise toute la vie sociale de l'îlot. Pour se dégager de ces impressions il peut sembler séduisant d'essayer d'expliquer la présence de jeunes "marginiaux", "inadaptés" voire "délinquants" par le recours aux caractéristiques socio-culturelles du milieu. On dépasse ainsi l'observation pour aller aux causes des phénomènes, en les mettant en relation avec des contextes variés, grâce à un dispositif statistique de portée nationale par exemple.

La recherche des causalités obéit alors à une logique de reconstitution d'une réalité sociale au-delà des catégories spontanées. Elle tente de dégager des lois, qui vont ainsi à l'encontre de toutes les tentatives moralisatrices visant à culpabiliser l'acteur social stigmatisé. (ça ne sert à rien de dire que c'est de la faute du jeune, il faut expliquer par le milieu). Nous voudrions pourtant insister sur l'impasse de cette bonne volonté déculpabilisante qui n'aboutit qu'à expliquer les phénomènes sociaux par des "natures", des "handicaps socio-culturels", version moderniste de la fatalité : c'était écrit, c'était prévisible. La manipulation des catégories statistiques tient une place importante dans cette

imposition d'une vérité "objective".

Notre approche statistique du "groupe-d'en-bas des-tours" peut prétendre ainsi expliquer l'origine, les facteurs décisifs de sa constitution. Les 4 variables que nous pouvons utiliser sont : l'habitat, l'anomie familiale (divorce, mère célibataire), le chômage ou l'invalidité, la nationalité. Nous trouverons les données sur ces variables dans les tableaux reproduits en annexe. Nous ne les avons pas incorporées au texte pour mieux mettre en évidence la critique que nous en faisons.

Il faudrait s'interroger tout d'abord sur ce qui va nous pousser à sélectionner ces variables et non d'autres : il s'avère en fait qu'il s'agit des présupposés les plus répandus quant aux causes de la délinquance :

Si il y a des délinquants :

- c'est parce qu'ils habitent dans des tours dans des grands ensembles (sous-entendu : s'ils habitaient à la campagne en pavillon, ils ne seraient pas délinquants).
- c'est parce que l'image du père est affaiblie ou qu'il y a des conflits familiaux (sous-entendu : les familles unies avec un père fort sont des gardes-fous contre la délinquance).
- c'est parce que leur situation économique est catastrophique, et l'image du père là encore dévaluée (sous-entendu : un travail stable et rémunérateur du père protège de la délinquance).

- cette version peut être complétée par la critique du travail de la femme comme facteur de démission dans l'éducation, et donc de délinquance.
- c'est parce qu'ils sont d'origine étrangère et qu'ils ne sont pas adaptés au pays (sous-entendu : on a moins de chance d'être délinquant si l'on est français).

Nous ne pouvons nier, et c'est la force de ces affirmations du sens commun que l'on trouve moins de jeunes délinquants à Cesson-Sévigné (commune proche de Rennes massivement constituée de constructions de standing) qu'en Zup-Sud. Mais, la variable "habitat" ne peut guère être isolée des caractéristiques sociales, des populations qui "produisent" les espaces comme socialement différenciés. Les milieux populaires habitent massivement dans les grands ensembles périphériques : cela revient alors à dire que si les milieux populaires habitaient ailleurs, c'est-à-dire, s'ils n'étaient justement pas situés comme populaires, il y aurait moins de délinquance.

D'autres données peuvent être directement démenties par des confrontations statistiques. Ainsi, l'appartenance à une ethnie "étrangère" n'a jamais déterminé un taux de délinquance supérieur : on peut même parfois supposer le contraire. J.C. Chamboredon, cite les études de LANDER (1) qui montrent une relation complexe entre population de Noirs et délinquance à Baltimore : "le taux de délinquance croît quant le taux de Noirs s'élève, jusqu'à atteindre 50 % de la population, mais au-delà, le taux de délinquance décroît quand le taux de Noirs croît au-delà de

(1) cité in CHAMBOREDON (Jean-Claude) "La délinquance juvénile, essai de construction d'objet". *Revue française de sociologie*, juillet - septembre 1971

50 % ; dans les aires peuplées entièrement par des Noirs, le taux de délinquance n'est pas plus élevé, toutes choses égales d'ailleurs, que dans les aires peuplées entièrement de Blancs. Les taux de délinquance culminent dans les zones où l'hétérogénéité raciale est la plus grande". La relation n'est pas de cause à effet entre appartenance à une ethnie et délinquance. De plus, la position occupée par un groupe social dans le système des relations du quartier ne se déduit pas d'un taux de représentation : c'est toute la logique de la communication sur le quartier et dans l'ensemble culturel plus large qu'il faut reconstituer. A l'intérieur même des groupes de nationalités étrangères, des études ont montré la relation complexe existant entre conflit culturel, conflits parents-enfants et délinquance : "(...) contrairement à l'opinion qui semble généralement admise, une assimilation culturelle rapide ne constitue peut-être pas la meilleure voie pour les jeunes issus de familles d'immigrés, en particulier lorsque l'effort d'assimilation n'est pas récompensé" (1).

L'anomie familiale, notamment sous son aspect "absence du père" doit, elle aussi, être déconstruite. Si elle existait comme variable indépendante explicative de la délinquance, on devrait observer une variation concomitante entre délinquance et anomie familiale indépendante des catégories socio-professionnelles, ce qui n'est pas le cas. Si il existe bien une relation, il conviendrait d'analyser d'abord la place qu'occupe l'anomie familiale, dans les différents milieux : en d'autres termes, le "divorce" n'est pas le même divorce selon qu'il se passe entre cadres supérieurs ou entre manoeuvres. Chamboredon formule l'hypothèse que les effets d'une

(1) MALEWSKA-PEYRE (Anna), ZALESKA (Maryla) - "Problèmes d'identité, conflits de valeurs et déviance chez les enfants de travailleurs immigrés maghrébins et portugais" in "Identité collective et changement social", TAP édi. Privat pp. 235 - 238

désunion sont fonction de la place de la vie familiale dans la sociabilité d'un milieu et que les classes moyennes vivent donc l'anomie familiale comme plus catastrophique. "De sorte que l'étiologie commune de la délinquance qui attribue un rôle privilégié à la désunion familiale reposerait sur l'expérience des classes moyennes" (1). C'est une relation complexe qui doit être établie entre anomie familiale, délinquance juvénile, sans prendre à la lettre des catégories apparemment reconnues de façon unanime ("divorce").

La situation économique de la famille peut sembler elle aussi décisive et explicative d'une propension à la délinquance : ainsi chacun remarque que ce sont les familles populaires, prises globalement, qui fournissent le contingent le plus important de jeunes délinquants. Cette observation doit conduire à déconstruire la délinquance et à vérifier s'il s'agit bien de la même chose dans les classes moyennes et supérieures que dans les classes populaires. Mais ces grandes catégories sociales peuvent aussi être différenciées en leur sein : il apparaît, ainsi que le montre Chamboredon, que la propension à la délinquance serait, proportionnellement à la représentation de chaque couche, plus importante chez les manoeuvres et chez les employés. Là encore, une observation traitant les groupes sociaux globalement, ne peut que dégager une impression qu'elle transforme en lien de causalité, alors que l'explication doit se faire par l'introduction d'autres facteurs intermédiaires. C'est la position de la famille dans le groupe social de référence qui paraît plus décisive : "les milieux d'où sont issus les délinquants ont pour caractéristiques communes de se situer aux marges de leur groupes, le nombre moyens

(1) CHAMBOREDON (Jean-Claude) - art. cit. p. 345.

d'enfants par famille -si l'on accorde que la natalité est bien un indicateur général de la position sociale- étant toujours supérieur à celui que l'on obtient pour des familles de même catégorie sociale, dans la même commune : de même le cursus (scolaire) des délinquants, toujours au-dessous du cursus nodal (de la classe d'appartenance) suggère une position marginale" (1).

Nous n'avons pas cherché à mettre à l'épreuve ces mêmes hypothèses sur le terrain ici observé, dans la mesure où nous ne possédons pas les données pertinentes pour le faire. Nous voulons seulement souligner, à travers cette reprise de travaux déjà anciens, que l'utilisation "spontanée" des chiffres peut confirmer des lieux communs, des raisonnements du bon sens, qui en fait n'expliquent rien et conduisent à considérer des situations sociales comme causes directes de la délinquance. L'analyse statistique peut être utile à ce moment pour mettre à jour des causalités complexes, qui ont en commun de dénier des effets aux propriétés quasi naturelles des groupes sociaux, de révéler l'importance des positions relatives de certains milieux dans un groupe social comme facteur d'explication plus pertinent. En cela, l'observation et le chiffrage spontanés se rejoignent dans leur impuissance à mettre en évidence le système des définitions réciproques qui va créer la structure des places et ainsi marquer ou non certains groupes, marquage qui sera en retour "substantivé" en le rapportant à des caractéristiques sociales devenues propriétés de nature et explicatives.

(1) CHAMBOREDON, (Jean-Claude) art. cit. p. 344

1.3 - GROUPE D'ÂGE RELATIF

Les critiques que nous avons faites à l'observation et au chiffrage spontanés, nous conduisent à redéfinir la perception même du groupe d'âge que nous pouvons avoir, Il ne nous est plus possible de prendre pour réalité sociale, ni les données chiffrées établissant un nombre d'individus de même âge sur un flot, ni le groupe observé, qui est donné et se donne à l'observation. Loin d'avoir une identité stable ou positive, chaque groupe social ne doit être appréhendé que dans la structure des places qui le définit et qu'il définit. Aussi, notre objet se déplace des "adolescents" en Zup-Sud, vers l'analyse des systèmes de définitions réciproques dans lequel sont pris et que contribuent à produire les individus âgés de 14 à 18 ans : la réalité qui se dégage ainsi n'aura plus de référence stricte aux âges (14-18 ans) mais sera tirée par la structure des relations entre les âges, entre les classes et entre les institutions. Nous serons donc amenés dans les pages qui suivent à établir :

- les principes de relations entre classes sociales dans l'flot et la place des "jeunes" dans cette structure,
- les principes des rapports entre adolescents et institutions prises au sens large comme champs sociaux extérieurs à l'espace des relations internes à l'flot,
- les principes des rapports entre générations.

Nous devons toujours être attentifs à montrer comment ces principes assignent une place aux "jeunes" du quartier et en même temps comment ces jeunes réactivent ces

classements, en redéfinissant leurs espaces sociaux et les principes de classement au sein même du groupe observé.

Cette structure des relations, ce rapport de définition conflictuelle réciproque ne peut cependant être dégagé qu'à partir des "matérialités", des "données" de l'observation que sont les acteurs sociaux bien vivants, qui mettent en oeuvre ces classements. Loin d'être un schéma qui s'impose de l'extérieur et qui détermine des positions et des destins, cette structure des relations est produite en permanence dans l'interaction la plus quotidienne. Aussi, l'observation et l'entretien, s'ils sont maîtrisés suffisamment, peuvent rendre compte des modalités pratiques de l'interaction : ils seront le matériau privilégié de cette étude, mais ne seront jamais pris à la lettre ; ils seront replacés dans la structure de la communication que les acteurs s'imposent réciproquement.

Nous sommes bien conscients de ne faire dans ce rapport que baliser un terrain de façon particulière, alors que la plupart de nos énoncés peuvent se retrouver chez d'autres observateurs et que l'absence d'insertion prolongée sur le quartier nous a contraint à une utilisation fragmentaire de matériaux recueillis dans des situations, ni contrôlées, ni analysées.

CHAPITRE 2

LE GROUPE ADOLESCENT
DANS L'ESPACE SOCIAL
DE L'ILOT

2.1 - PRÉALABLES

2.1.1 - Le champ balisé : l'îlot -----

Le choix de cette unité d'observation n'avait à l'origine rien d'élaboré : non seulement arbitraire, il était surtout hasardeux, reprenant telles quelles les définitions et découpages que pratiquent les travailleurs sociaux sur le terrain. Ce découpage renvoie principalement aux unités définies par le plan d'urbanisation et s'est imposé à tous ceux qui ont dû analyser les pratiques sociales dans ce grand ensemble. On pourrait supposer un effet d'imposition direct du cadre architectural sur les comportements des populations elles-mêmes, dans la mesure où les principes spontanés de classement observés font tous référence à l'îlot : on est du Banat ou d'Alexis Le Strat, sans avoir à en dire plus pour qu'un repérage s'effectue. Cela n'est pourtant valable que si l'on se situe à l'intérieur de la Zup et à l'extérieur de l'îlot : cette définition reste donc relative, d'autant qu'on le verra plus loin, des groupes adolescents se sont constitués au-delà des îlots à une certaine époque. Aussi bien, la validité de ce niveau d'observation que nous cherchons à établir ... après coup, repose sur la possibilité de dégager dans l'îlot un espace de cohabitation où vont se jouer les définitions réciproques. En ce sens, la proximité spatiale impose des relations par l'usage nécessairement commun de rue, place, parking, entrée, caves, ascenseurs, etc. L'espace de cohabitation se définirait aussi par la visibilité réciproque ; même si l'ascenseur d'une tour n'est pas utilisé par les habitants de l'autre tour, même si les parkings sont différents, les circulations minimales entre l'extérieur et l'intérieur imposent le

passage dans cet espace où l'on voit et où l'on est vu, ce qui conduit à introduire les tours de co-propiété des Grisons par exemple, dans le même espace de cohabitation que les tours HLM proches. L'îlot se définit alors en opposition à un extérieur qui serait le milieu professionnel principalement mais aussi toutes les activités de loisirs ou d'achats : là-bas, on ne peut être vu par "l'îlot", on y est connu suivant d'autres principes, la différenciation sociale s'y effectue suivant d'autres règles. Mais l'opposition à un intérieur n'est pas moins constitutive de l'îlot : l'espace de cohabitation s'arrête à la porte de l'appartement, à l'intérieur duquel se développent prioritairement les relations familiales. Comme on le voit, cet espace de cohabitation n'est pas indépendant de la séparation des sphères de relations sociales entre public et domestique, il est marqué historiquement et culturellement, dans le même temps où il est défini dans l'espace. L'un des objets de la communication dans l'îlot sera justement la définition de cet espace de cohabitation, des principes de séparation entre travail et domicile qui le constitueront, cette articulation n'ayant pas du tout les mêmes configurations suivant les différents milieux sociaux pourtant amenés à cohabiter.

2.1.2 - L'observateur est pris

- 2.1.2.1 - Le principe même de notre approche de la communication dans l'îlot doit nous conduire à accorder une part décisive à l'élucidation de nos propres relations avec les milieux. Si l'enjeu de toute situation d'interaction (non limitée à l'échange verbal) est bien un conflit de définitions dégageant à la fois de la convergence et de la divergence, l'enquêteur ne

pourra guère prétendre avoir échappé à la situation et produire des matériaux hors de leur contexte, comme preuves, comme témoins stables et asociaux de la réalité du groupe social observé. Les caractéristiques sociales de l'enquêteur, les moments et lieux de rencontres, les "à-côtés" de l'échange verbal ne peuvent être réduits à un statut de "biais", et par là-même, le plus souvent mentionnés pour mémoire et pour preuve d'honnêteté scientifique mais en fait évacués du matériau proprement dit. La démarche que nous avons adoptée ici s'apparente encore à ce traitement de la situation d'enquête comme "biais" ; nous n'avons pas développé de dispositif de contrôle de nos modalités d'insertion dans le milieu, nous avons privilégié le discours produit sans le référer aux conditions de sa production. Nous ferons seulement ici mention de l'intérêt heuristique d'une distanciation et élucidation permanente de la situation de communication : nous dirions même que le matériau de notre analyse aurait dû être "*les biais*", c'est-à-dire que l'observateur que nous étions, aurait pu être le principal outil, en lui-même, par son insertion dans le milieu. Cela demande une capacité d'attention flottante aiguë, un contrôle permanent, une présence prolongée dans le milieu et un mode d'insertion bien étudié au départ. Mais cela a du moins le mérite de ne plus occulter la place essentielle du "connaissseur" dans la production d'une connaissance, et de battre en brèche l'idée qu'une réalité sociale peut se donner à voir comme authentique quels que soient les outils, les lunettes utilisées.

2.1.2.2 - *Qui parle ?*

J'avais choisi délibérément d'aller au hasard de mes rencontres, sur l'îlot et d'aborder les

jeunes présents dans les espaces extérieurs, en me présentant comme quelqu'un qui "fait une enquête sur les jeunes dans la Zup pour l'Université", mon magnétophone sur moi dans un sac de commerce. Sur chacun des flots, les premières rencontres furent décisives et révélatrices de la position dans laquelle sont les jeunes sur le quartier. Ainsi, à Prague-Volga, je suis entré en contact dès le début avec le groupe "central", c'est-à-dire, celui qui occupe l'espace le plus souvent et qui par son âge (17-18 ans) domine. Les contacts suivants se déroulèrent très bien (pour moi) : tout le monde savait qui j'étais, le genre de questions que je posais et certains souhaitaient être interviewés. J'avais par contre cherché à entrer en contact avec des jeunes des tours CIL, mais leur distance immédiate, leur âge (12-14 ans) ne m'avaient pas poussé à insister : le contact fut encore plus impossible après une rencontre affichée avec le groupe central. L'accueil favorable qui m'avait été réservé correspondait à une période où le groupe demandait explicitement de l'aide, face à une situation d'inactivité productrice de conflits : j'ai été placé dans la position d'un porte-parole d'une revendication dont nous verrons plus loin la signification : "on veut un local". Ils sont en fait contactés par les éducateurs du Relais, à la même période.

Mon introduction sur les Grisons, fut plus complexe : le premier groupe rencontré, fut un groupe de jeunes Turcs, dont le plus bavard, était un jeune de 22 ans, habitant Maurepas. Tout leur discours contribuait à les situer à côté, hors-jeu dans le quartier et j'ai entériné cette vision par une certaine insatisfaction : j'avais raté ma cible. Or, cette "cible" implicite, je l'ai croisée, 2 ou 3 fois, à la

même époque : un groupe allongé dans l'entrée de la tour K12. Mais, malgré ma fréquentation prolongée des délinquants et des "p'tits durs", j'ai senti une tension si forte que j'ai craint de les provoquer, d'être agressé, etc. : je ne les ai pas interviewés. Ce n'est qu'à la fin de l'enquête, après avoir été repéré dans les boums que j'ai fréquentées ou par les interviews que j'ai pratiquées, que j'ai tenté de rencontrer ce groupe à nouveau. Ce fut, soit des refus nets, soit des dérobades polies, mais toujours dans un climat de suspicion que j'ai sans doute pour beaucoup contribué à alimenter. D'autant plus que j'avais interviewé auparavant, au vu et au su de tout le monde, plusieurs adolescents, qui avaient bien pris soin de se démarquer du groupe stigmatisé : celui-ci ne pouvait ignorer qu'on avait parlé de lui et savait qu'une image existait déjà autour de lui. La relation avec ce groupe ne s'est pas concrétisée par un entretien, mais me semble particulièrement révélatrice de sa position dans l'espace social de l'îlot : c'est, en effet, l'époque où un conflit assez aigu s'est déroulé sur l'îlot dirigé par des habitants de la tour K12 pour empêcher les adolescents d'occuper le bas de tour. Cette situation conjoncturelle ne faisait que concrétiser l'acuité des conflits, cristallisés autour du groupe de jeunes. La chaîne que j'avais parcouru n'avait fait que renforcer la tension réciproque entre le groupe et moi.

Je ne reviendrai pas enfin sur le fait que ma démarche d'introduction conduisait à ne pas entendre les adolescents "enfermés", c'est-à-dire, les fils et filles des familles qui se démarquent le plus des pôles négatifs, où ils rejettent les familles assistées, et qui incarnent le plus officiellement la norme des comportements dans les relations communes. Ces adolescents demeurent absents de la scène extérieure, mais

sont pourtant, eux aussi, présents dans la définition des rapports entre les couches sociales, notamment à propos du groupe de jeunes "du-bas-de-la-tour".

2.1.2.3 - "Etre pris"

Nous employons à dessein cette terminologie rencontrée dans l'étude des sorts, car elle dit bien l'impossibilité qu'il y a à s'extraire d'une structure de la communication dès lors qu'on entre en interaction avec un groupe social. Elle signifie aussi la difficulté à trouver une origine ("ça vous prend") à la position assignée à chacun, même si tout le travail conflictuel du rapport social va consister à trouver un bouc-émissaire. Le simple passage dans l'îlot, est l'occasion de vérifier cette utilisation de la position de l'étranger, à statut honorable apparemment, pour confirmer son système de positions dans l'espace social de l'îlot. Ainsi, je prends l'ascenseur, une femme fait une remarque à un jeune d'origine maghrébine : "on tient sa chienne en laisse, elle pourrait mordre, etc", sur un ton très accusateur, cherchant mon regard pour confirmation. Une autre fois, une personne à qui je demande si il y a quelqu'un dans l'appartement voisin, me dresse un portrait du déménagement perpétuel dans l'immeuble, causé par le bruit, l'entassement etc.

De même, les adolescents me manqueront pas de m'introduire, explicitement parfois, dans leurs systèmes de relations en m'assignant la place de travailleur social : il y avait matière à le faire puisque le lien que j'avais avec les éducateurs du Relais est apparu de plus en plus évident, même si j'ai tenté de m'en distinguer. La situation d'observateur adulte dans les boums m'assimilait à l'éducateur et le jeu de

cache-cache pour l'introduction de l'alcool se jouait aussi vis à vis de moi. D'autres, plus explicites, me demanderont de ne pas répéter ce qu'elles ont dit aux jeunes d'un autre groupe.

2.1.2.4 - *Etre situé comme étranger, c'est encore être pris*

La dérobade n'est guère possible dans ces conditions. J'ai déjà montré comment, sans avoir un seul entretien avec le groupe des Grisons, nous nous sommes situés réciproquement et qu'en cela nous avons communiqué. Pour reprendre la formule célèbre de l'école de Palo-Alto : "On ne peut pas ne pas communiquer", l'attention de l'observateur doit être éveillée par les moindres comportements que provoque son irruption, et, malgré lui, cette intervention sera reprise dans le champ des relations de l'flot et structurera de façon décisive le contenu des entretiens par exemple. Ainsi, la suspicion dont j'ai fait l'objet de la part d'un jeune Turc, visait à m'assimiler à un flic, dans la mesure où mon comportement étrange, devait s'insérer dans un schéma de rapports déjà repérés. Avec un jeune Marocain, la mise à distance en tant qu'étranger de cet observateur ne sera pas aussi nette : mais ses réponses se noieront dans un échange de banalités apparentes qui maintiennent la relation sans la développer. Et lorsque je chercherai à déceler les conflits éventuels qu'il peut avoir (parents, français, autres jeunes, gardien etc), il produira un discours consensuel strict qui ne peut être pris au pied de la lettre. Le malaise, durant l'entretien, intervenait comme l'écho de son malaise dans l'flot : je suis bien vu de tout le monde parce que, comme la plupart des étrangers, je me mets hors-jeu du rapport de définitions réciproques, je suspends mon jugement "on n'a qu'à se taire, c'est pas nos affaires, on est étrangers".

2.1.2.5 - *Le pouvoir des mots*

L'intervention d'un enquêteur cherchant à faire parler des adolescents provoque elle aussi un jeu de distances, de réticences qui nous semble liée à la conscience aigüe du pouvoir des mots : par le jugement que l'on porte, par la désignation que l'on fait de la réalité, on la fait émerger comme réalité, on prend le risque de lancer des forces qui peuvent se retourner contre vous. La sorcellerie, là encore, fournit une analogie frappante avec la stigmatisation, par le caractère décisif de l'annonciation et par la désignation du sorcier (1). La provocation au jugement que représente mon intervention sera utilisée pour multiplier les qualificatifs sur certains groupes : le degré de violence permise à ce moment est certainement révélateur des rapports entretenus avec ces groupes, mais peut-être dans une proportion inverse à l'enjeu du classement. Ainsi, tous les classements internes seront sujets à dérobades, à détournements par le silence ou par l'humour. Il serait donc particulièrement naïf de prendre à la lettre des déclarations d'hostilités vis à vis d'un groupe, produites devant un "étranger" : les silences, les non-dits, les allusions sont tout autant révélateurs de la tension sourde dont peut être chargé un rapport conflictuel. La conscience du pouvoir des mots peut même aller jusqu'à refuser d'en prononcer certains : ainsi, un jeune qui a été en prison parlera d'elle en périphrases comme "où vous savez" "où il ne faut pas aller".

(1) Sur tous ces points, nous nous référons à l'ouvrage de Jeanne FAVRET-SAADA. *"Les mots, la mort, les sorts"* NRF, Gallimard, Paris, 1977

Nous avons seulement signalé ici quelques éléments d'analyse possible de la situation en cherchant à montrer à quel point elle pouvait être significative, uniquement par l'introduction de l'observateur dans l'espace social de l'îlot : cette orientation n'était cependant privilégiée dans cette enquête très brève. Aussi, nous utiliserons le matériau recueilli comme *illustrations* de notre propos, en le détachant le plus souvent du contexte de sa production.

2.2 - LE CONFLIT DES DÉFINITIONS RÉCIPROQUES DANS L'ÎLOT.

2.2.1 - Un mode de communication -----

Nous voudrions ici résumer très schématiquement quelques-unes des analyses de Gérard Althabe, dégagées à partir notamment d'un travail prolongé en Zup à Nantes. (1). Elles nous ont aidé, en effet, à appréhender la structure des relations dans les îlots observés : nous les reformulons ici à notre manière. Le champ micro-social, que représente l'espace de cohabitation, est organisé par le mode de communication des acteurs sociaux : ce mode peut être apparenté à un procès permanent, dont l'objet serait constitué par les relations internes à la famille, confrontées en permanence à une norme portée par des acteurs extérieurs au champ. Tous les acteurs du champ sont susceptibles d'être accusés de déroger à la norme et d'être assimilés ainsi au pôle négatif constitués par les familles les plus démunies (habitant les PLR ici). L'enjeu du procès réside dans l'évitement ou l'assignation à ce pôle négatif : la nécessité d'accuser s'instaure du fait de l'instabilité de la position de toutes ces familles. Chacun ne peut

(1) Nous nous appuyons en particulier sur la communication faite par Gérard ALTHABE au Colloque de Montpellier (février 1978). in "Annales de la Recherches Urbaine" pp. 325 - 339.

se définir qu'en rapport aux autres : pousser l'autre vers le pôle négatif assure par là-même une distance salutaire pour soi, vis à vis de ce pôle, mais relance aussi la dynamique du procès. Aussi, le repli devient la solution la plus recherchée pour rompre un cycle d'accusations qui vous "prend".

Cette analyse de la vie en HLM, peut sembler confirmer le stigmatisme qui y est attaché : d'autres préféreront mettre en évidence des solidarités, des principes de sociabilité positifs.

Il nous semble qu'il n'y a en fait qu'une même réalité et qu'elle n'est pas propre aux modes de vie des familles populaires. L'observation peut accentuer le conflit ou la solidarité : ils sont pourtant tous les deux présents et se définissent mutuellement. La structure de la communication est nécessairement, imitation et rivalité, pour reprendre les termes de R. Girard, convergence et divergence pour reprendre ceux de Gagnepain. On ne *s'unit* que parce qu'on *s'oppose* ensemble à un autre, on ne *s'oppose* que pour se définir *mutuellement* en unités distinctes. Le terme de "procès" peut sembler outrer la violence du conflit : il s'agit bien pourtant de jugements réciproques qu'on retrouvera dans tout rapport de communication, quelques soient les formes sophistiquées qu'il prendra.

2.2.2 - Intériorisation et éjection du stigmatisme

L'imposition d'une hiérarchie des classements sociaux ne procède pas par la force : la domination est en permanence réactivée par le dominé, car elle est profondément intériorisée : le sens de sa place s'incorpore petit à petit. Les appréciations des jeunes sur leur propre quartier sont, dès le départ, marqués par cette image connue, répétée, confirmée, dont ils se sont persuadés, et qu'ils tendent à renforcer en retour par leurs

pratiques. Ainsi, cherchant à comparer leur quartier aux autres, G. et H. (17 ans tous les 2) habitent à Prague-Volga :

- Ouais, c'est partout pareil.
- La Zup, c'est plus connu, question fréquentations.

Tu veux dire "mauvaise fréquentation" ?

- Ouais, ouais.

Qui c'est qui dit ça ?

- Tout le monde en parle. Y'en a qui disent à la Volga, c'est une tour maudite.
- Chicago aussi.
- Même les flics, ils disent ça aussi.
- Y'a une bonne femme qu'a déménagé, elle est partie à Villejean. Elle a dit "quand même à Villejean, c'est mieux que la Zup-Sud, parce que la Zup c'est vraiment le quartier des voyous".

L'intériorisation de ce stigmatisme n'a guère besoin d'éléments matériels mais est confirmée par le moindre dit, sans qu'une contestation affleure. Déjà, dans cet extrait, on peut voir que le stigmatisme généralisé se spécifie rapidement sur une tour, où habitent justement les 2 jeunes. Dans l'interview de M. Desbois (1), employé de l'Education Nationale, habitant aux Grisons, on retrouve ce même mouvement d'intériorisation d'un jugement de valeur qui va se spécifier ici par l'éjection sur certains, mais sans précision, M. Desbois se voulant très au-dessus de la mêlée.

(1) Tous les noms sont bien sûr fictifs : parmi les familles interrogées, nous ne mentionnerons ici que 2 interviews plus significatives pour garder une unité au corpus recueilli.

Y'a une différence entre les 5 tours ?

- Absolument là, il y a 3 tours, c'est des locataires en HLM. C'est considéré par les gens comme ... la zone, un petit peu... D'ailleurs, tous les HLM, tous les gens qui habitent dans les HLM, systématiquement sont considérés comme un ... comme un citoyen de ... (silence)

Vous avez entendu des choses comme ça ?

- Ah oui, j'en suis persuadé. Là, c'est 2 tours de co-propriété, quand il y a quelque chose de fait chez eux, certainement, ça vient toujours d'ici... Je suppose, hein, j'ai pas été faire mon enquête, mais enfin... je serais pas étonné. on entend des conversations des fois... "Ah, il habite en HLM, il habite en HLM ..." On dit : "tiens la réputation !". Même avant d'y habiter, j'avais déjà entendu ça.

Mais dans les HLM, il y a de tout pourtant ?

- Ah oui ! C'est peut-être une bonne chose. Quoiqu'il y a des gens qui ne méritent même pas d'habiter en HLM, là je serais plus méchant".

Louis Gruel avait déjà montré à travers l'étude de la cité d'urgence de Cleunay (1), comment ce double mouvement fonctionnait sur le mode : "On dit ça de nous, c'est vrai, mais c'est pas à cause de nous, c'est les autres". C'est vrai mais c'est pas vrai. Lorsqu'on se retrouve au bout de la chaîne des condamnations, comme les 2 jeunes de Prague-Volga, les solutions sont très

(1) GRUEL (Louis) - "Echo d'un village ouvrier" Etude à la demande du collectif d'habitants de Cleunay. LARES Ronéo 1981.

limitées mais il reste toujours matière à recréer son identité sur d'autres bases, comme nous le verrons plus loin, mais sans grandes illusions, juste pour ne pas perdre la face.

Dans ce double mouvement d'intériorisation et de projection-reproduction, on voit bien comment l'accusation est sans cesse relancée sur un pôle négatif qui ne peut plus répondre sur le même terrain. Par contre, entre ceux qui veulent se distinguer toujours du pôle négatif, la pression de la norme va s'exercer en permanence, et toutes les occasions de relachement, de faiblesse, ou de dérogation par le haut, seront sanctionnées dans le discours, et même si ces accusations n'existent pas, le regard de l'autre suffira à se culpabiliser, en cherchant à s'ajuster toujours à ce qu'on suppose être la norme. Tout peut être matière à cette distinction-classement réciproque : les comportements corporels (les plus profondément ancrés et les plus significatifs : la démarche, la hauteur de voix etc) les comportements de consommation (les achats, leurs lieux, leur volume etc), l'aménagement intérieur (mobilier, disposition, entretien, décoration etc) et les relations (qui on reçoit).

2.2.3 - Production de la norme

Comme on l'a vu, le stigmatisme n'a pas besoin de preuves tangibles pour exister : la norme s'intériorise dans une multitude de petites expériences quotidiennes qui ne sont pas mémorisées comme telles. Il s'agit d'ajustements progressifs, qui font sentir à chacun quelle est sa "vraie" place. Aussi, définir un lieu spécifique de production de la norme, une classe porteuse de cette norme ne voudrait rien dire. Car on intériorise ce qu'on *suppose* considéré comme norme par d'autres : ainsi

la morale petite-bourgeoise ne sera jamais celle des classes dominantes mais bien une retraduction propre, caractéristique de la petite-bourgeoisie uniquement. Le lieu privilégié de la norme, c'est donc ailleurs, "l'opinion". Elle est toujours extérieure, mais dans le champ de l'îlot, on la suppose incarnée par certains, à l'intérieur même de l'îlot : cette situation de brassage, marquée notamment aux Grisons, ne fait que renforcer la pression du regard supposé des autres, supposés porteurs de la norme (les tours en co-propriété). Le comble serait l'irruption de quelqu'un d'extérieur dans une tour : "Si quelqu'un venait, je sais pas, de l'extérieur, ça fait bien, hein, tous ces jeunes". Mais, à l'intérieur même de chaque tour, chaque famille va tenter de se présenter comme le porteur de cette norme : paradoxalement, celui qui l'affichera le plus, la revendiquera ou essaiera de l'imposer, sera le plus exposé à la critique par sa participation trop active à la relance du conflit.

Les composantes de la norme telle qu'elle est véhiculée dans le champ de l'îlot, peuvent se résumer en quatre dispositions qui ne se définissent qu'en opposition à ce qu'elles veulent stigmatiser :

- Le sens des places opposé à la confusion (indistinction ou irréalisme) notamment dans la sphère domestique : la division des rôles entre hommes et femmes et la place des enfants. Cette structuration est essentielle et la plus révélatrice d'une désorganisation si elle est perçue.

De même, il faut se garder de chercher à s'élever trop, de se distinguer trop ostensiblement, habiter en HLM, c'est quant même accepter un certain mode de vie, même s'il est vécu comme stigmatisé. Pour ceux qui sont le plus à l'abri

d'une chute éventuelle vers le pôle négatif, comme M. Desbois, cette attitude a valeur de règle et on veut éviter de voir interpréter ses propos comme élitistes. Ainsi, à propos de l'absence de ses enfants en bas des tours : "C'est pas une haute considération qu'on a vis à vis de ces gens là, croyez pas ça. C'est pas une manière bourgeoise de voir les choses. Mais il vaut mieux quand même prévoir au départ, parce que l'effet de groupe, tout le monde sait comment ça se passe".

- Le juste milieu opposé à l'excès.
- La volonté, le combat opposés à la faiblesse, au laisser-aller.
- La loi opposée à la violence.

Nous ne développons pas ces thèmes qui se retrouveront au cours de l'exposé, mais nous devons remarquer que la constitution des oppositions en système les fait passer d'une représentation de la norme opposée à l'anomie dans toutes ses variantes, mais toujours comme rupture, à une représentation de la norme opposée à un état endémique, caractérisant les milieux populaires eux-mêmes.

2.2.4 - La mise en cause des modes de vie populaires eux-mêmes

Le glissement d'un dérèglement accidentel des comportements à un jugement d'essence sur les modes de vie populaire donne toute sa force à ce système d'imposition. Toutes les valeurs prônées par les porte-parole de la norme sont définies par la volonté de se distinguer d'un milieu imaginaire accumulant les traits repoussoirs de l'oisiveté, de la saleté, de la promiscuité, de la

sexualité, de l'ivrognerie, du manque de volonté. La connaissance réelle du milieu n'est pas un critère décisif pour valider cette représentation qui s'impose à tous d'autant plus facilement qu'elle est l'expression des penchants de chacun, des faiblesses et des tentations quotidiennes. Dans l'opposition caricaturale de la civilisation et de la barbarie, de la culture et de la nature, chacun est à même de retrouver les tensions qui structurent son intégration sociale. Les traits imposés par l'imagerie dominante ne s'attachent donc pas à stigmatiser une classe sociale et des comportements réels, mais s'appuient sur la pression que chaque groupe exerce sur lui-même pour vivre en société.

La situation observée dans les flots de la Zup-Sud est d'autant plus propice à une réactivation de cette tension que toutes les couches présentes sont plus proches de ce pôle négatif "a-social". Proximité géographique par la cohabitation avec des populations identifiables aisément à ce pôle, proximité historique par la dynamique sociale que chaque famille a pu vivre, par l'origine populaire de tous les acteurs. Dans le rapport qu'entretient "l'îlot" avec l'extérieur, c'est l'îlot, lui-même, qui représente le pôle négatif et tous subissent cette assignation : l'enjeu de la communication dans le champ de l'îlot sera dès lors d'éjecter cette représentation sur d'autres ainsi que nous l'avons déjà vu. Mais la norme, parce qu'elle représente un jugement d'essence sur les milieux populaires, rend ce rejet difficile : le sens des places, c'est aussi reconnaître et légitimer son appartenance aux milieux populaires, tout en devant rejeter toujours les valeurs associées à ces milieux par la norme. Il y a là toute la tension inhérente à un mouvement d'acculturation, toujours à refaire, toujours menacée d'échec, dans le mouvement général de translation des différences. Par exemple, malgré tout l'effort fait

pour s'en sortir, pour que les enfants quittent la condition sociale des parents, le fils qui devient instituteur peut se retrouver dans une hiérarchie déjà transformée où il occupera une place encore inférieure, en contradiction avec les espoirs produits par l'effort fourni lui-même. Plus quotidiennement, tous les comportements des acteurs dans le champ de l'îlot peuvent être des menaces de déclassement, de jugement associant chacun à l'essence stigmatisée des milieux populaires.

Cette tension permanente impose de ne pas lâcher, dans quelque domaine que ce soit. Les dispositions associées au pôle négatif font système : céder sur un point, c'est être assuré de perdre pied sur tous les autres. La fatalité, ou plutôt l'engrenage sont souvent associées dans le discours des acteurs à la compréhension des faiblesses des autres. Toute rupture minime avec la norme, tout relâchement de la tension est un pas vers l'abîme. Par le fait de cette représentation, tout comportement anémique sera repéré, signalé, intégré à la chaîne de ses transformations possibles, considérées comme probables : ce signalement, comme on le voit pour la délinquance, est un critère essentiel pour fixer l'inéluctabilité d'un sort et l'amener à se réaliser. Pour M. Desbois, "la délinquance commence au pied de la tour" et à un autre moment "ça commence par la petite bière, après c'est le ricard, après c'est la piquouze. C'est comme ça, y'a pas de secret..." "Si on commence à casser les carreaux, après on casse autre chose. On commence à casser les voitures, systématiquement, les autoradios et puis après, ben, c'est la P.J., les empreintes et après, terminé, c'est comme ça, c'est une loi, ça".

2.3.2 - La subversion du rapport intimité/publicité par

"les jeunes".

La majorité des adolescents des flots observés respectent scrupuleusement la répartition des espaces. Aussitôt l'école finie, ils montent faire leurs devoirs dans l'appartement familial. S'ils sortent, c'est uniquement pour occuper des espaces repérés et contrôlés que sont les institutions socio-culturelles et sportives, voire jouer librement dans les zones-réservées-à-cet-effet. Par contre, un certain nombre de jeunes passent le plus clair de leur temps dans l'espace commun, parfois en retrait des zones de circulation et d'observation, le plus souvent à la vue de tous. Pour les habitants, la confrontation à ces groupes est permanente : même réduite à l'ignorance réciproque, la communication entre les jeunes et chaque habitant est inévitable. Les jeunes le savent bien qui se sentent souvent épiés, dans un dispositif spatial où l'on peut voir sans être vu. Cette pression disciplinaire tacite ne se relâche pas lorsqu'ils s'isolent, dans les caves ou les garages par exemple : ils deviennent au contraire encore plus suspects et sont investis de tous les fantasmes associés aux dérèglements de la norme.

L'absence des médiations que pouvaient constituer dans la société traditionnelle les réseaux d'interconnaissance basés sur l'identification des familles ou plus concrètement la complexité et variété des espaces et de leurs fonctions (professionnel, domestique, convivial etc), conduit sans doute à l'activation des conflits par un "frottement physique" de tous au groupe de jeunes de façon uniforme, permanente et directe.

Cette occupation anormale d'un espace réservé à la circulation entre le dedans et le dehors, se double d'un repérage temporel bouleversé : les jeunes traînent dans le bas des tours mais, de plus, à "des heures indues". Là encore, il existe un temps pour la vie publique et un temps pour la vie privée. Les jeunes mélangent tout, d'autant plus qu'ils sont au chômage pour la plupart de ceux qui traînent le plus longtemps.

2.3.3 - Le dérèglement généralisé

Cette observation ne fait que confirmer l'enchaînement inéluctable des dérèglements. Plus fondamentalement, la perte de la frontière intimité/publicité aboutit à la mise en scène publique du rapport parents/enfants : c'est un peu du milieu familial qui s'étale au grand jour. Et cette irruption révèle la perte d'une autre frontière : celle de la domination des parents sur les enfants. Cette double perte attaque directement les principes de vie collective portés par la norme. Surgissant dans un espace commun, chargé d'un enjeu permanent entre les acteurs visant à définir les règles de sa présentation commune à l'extérieur, l'étalement des dérèglements éclabousse tout le monde. "Les jeunes de l'îlot" seront identifiés à ces jeunes-là, et donc tous les parents jugés à la même aune. Mais la réaction à cette subversion des frontières doit être en accord avec les exigences de respect de ces mêmes frontières. Nous verrons plus loin comment un nouveau conflit se fera jour entre les partisans d'une réaction violente et les "légalistes", dont l'enjeu sera à nouveau un jugement tendant à assimiler l'autre au pôle négatif.

L'occupation de l'espace de cohabitation par les jeunes est interprétée par les familles porteuses

de la norme (c'est-à-dire presque toutes suivant des modalités diverses) comme un dérèglement, une perte des repères qui devraient faciliter leur stigmatisation du comportement de certains et renforcer leur adhésion à la norme. Or, nous avons vu que ce dysfonctionnement retentissait sur tous par l'assimilation possible par l'extérieur de toutes les familles de l'îlot aux familles anomiques. Mais, la menace porte plus profondément encore car les comportements des adolescents rappellent un mode de vie caractéristique des milieux populaires, que chacun se voit contraint d'abandonner. Loin d'être uniquement anomique, le comportement des adolescents serait plutôt endémique et, en cela, véhiculé par toutes les familles de l'îlot. Car elles savent quels sacrifices, quelles pertes ont dû être vécus pour se distinguer du pôle négatif : l'acculturation nécessite la négation de ses dispositions héritées les plus enfouies. Or, les adolescents, par leurs modes de vie affichés au grand jour, ne peuvent que faire ressurgir ces efforts passés ou actuels, ces tensions pour remodeler son identité hors du stigmaté.

Le groupe des jeunes vit en plein air, vit en groupe, est indépendant (apparemment) des contraintes familiales. Il "profite de la vie" en expérimentant activement et sans contrôle toutes les limites : la violence, l'alcool, la différence des sexes etc. Si l'on présente la vie des jeunes de cette façon, les adolescents "rangés" ou leurs parents, d'origine populaire eux aussi, ne peuvent manquer d'apercevoir ce qu'ils ont perdu, ce qu'il a fallu abandonner et pour quelles piètres satisfactions parfois. Aussi, même si la vie du groupe des bas des tours pouvait se résumer réellement à cette description idyllique, la pression de la norme pour le stigmatiser demeurerait car

cette confrontation quotidienne parasite l'effort que nécessite l'acculturation en renvoyant sans cesse l'image d'une perte. Le groupe des jeunes incarne à vrai dire un "résidu" des modes de vie populaires traditionnels, qui, reproduit dans un milieu urbain tel que la Zup-Sud, se transforme lui-même et est transformé par les acteurs en sa caricature. L'irruption de ce "refoulé" mobilise des défenses puissantes pour sa réduction : les formes qu'elle peut prendre sont l'occasion d'un nouveau conflit de définition que nous allons examiner.

2.4 - CONFLIT DE CLASSES D'ÂGE ET CONFLIT DE CLASSES SOCIALES.

L'occupation de l'espace commun par les jeunes, met en cause publiquement leurs parents, mais menace aussi l'effort de normalisation des autres familles, par l'image collective donnée ainsi et par le rappel des auto-censures difficilement vécues parfois. La réaction à cette attaque sera bien sûr différente suivant l'intensité de la menace ressentie mais sera aussi prise dans le jeu des distinctions et jugements réciproques disqualifiant les attitudes des autres. Nous distinguerons trois types de discours relevés à travers les quelques interviews pratiquées aux Grisons : le matériau est nettement insuffisant pour permettre une explication fine ; il peut pourtant fournir la matrice d'investigations futures plus détaillées.

2.4.1 - "C'est la faute aux parents"

Nous présenterons ce discours comme dominant dans la mesure où il arrive à combiner à merveille les exigences contradictoires de la norme. Porté par les couches qui réalisent un mouvement d'ascension important,

il renvoie à des rapports intimité/publicité et parents/enfants très structurés et opératoires : ces familles pourraient se considérer comme relativement à l'abri des retombées du comportement des adolescents. L'image de la tour qu'ils fournissent à l'extérieur, les gêne relativement peu : leurs terrains d'investissements sont à l'extérieur. Travail, école, loisirs, week-end, tout se passe hors du quartier, les relations locales sont inexistantes, la mobilité est importante, ou en projet dans le cadre d'une gestion très rigoureuse. Néanmoins, la destructuration du rapport parents-enfants qui s'étale ainsi ne manque pas de les inquiéter : leur réussite à eux, ce sera la réussite de leurs enfants. "Notre but, c'est ça, c'est les enfants. On a sacrifié... Y'en a c'est le contraire, on amasse du bien ..."

(M. Desbois). Tous leurs efforts sont tendus vers cet objectif et les indices d'un conflit avec leurs enfants, toujours présent à l'adolescence même sous forme très contrôlée, peuvent augurer la faillite de leurs projets. La présence continue de ces adolescents ravive cette crainte et pousse à multiplier les contrôles sur leurs enfants, mais sans rigidité. Pourtant, la critique ne porte pas sur les jeunes, mais bien sur les parents, pour ne pas tomber dans un discours anti-jeune qui pourrait vous couper de vos enfants et pour en même temps affirmer le droit de "propriété" qu'on a sur ses enfants, la prolongation de soi que sont les enfants. Les mérites de la réussite des enfants retombent ainsi surtout sur leurs parents et légitiment tous leurs efforts. Ces sacrifices sont ordonnés à une rentabilité à long terme, (par exemple, l'entretien par ses enfants lorsqu'on est très vieux) et s'opposent à la satisfaction immédiate. Dire que les jeunes sont responsables serait remettre en cause le principe de responsabilité des parents sur leurs enfants et donc confirmer l'inversion du modèle. Renvoyer la faute sur les parents,

permet par contre d'opposer clairement deux systèmes de valeurs à travers leurs "produits" et de se distinguer ainsi du milieu populaire, d'autant plus qu'on affirme volontiers en être issu.

2.4.2 - "C'est la faute aux jeunes"

La forme que prend l'énonciation du thème "c'est la faute aux jeunes", est d'emblée plus active, plus conflictuelle que dans le discours dominant : il est sans doute le plus répandu et fait figure de lieu commun parfois ("les jeunes, on peut plus rien en faire"). Ce discours permet de focaliser la charge conflictuelle des rapports sociaux dans l'îlot vers une entité qui prend la place du bouc-émissaire. La volonté de réaliser un consensus autour de cette opposition est manifeste chez certains acteurs qui, à l'époque de l'enquête, n'hésiteront pas à faire du démarchage à domicile, pour faire appuyer leur intervention contre les adolescents. Cet effacement des conflits de classes tend à limiter le pôle négatif à son expression la plus apparente, les jeunes, en risquant le moins possible de relancer le conflit interne. Ne pas s'attaquer aux parents, c'est donc tenter de dépasser le cycle des jugements permanents dangereux pour tout le monde en expulsant un groupe stigmatisé, éventuellement par une intervention violente quasi sacrificielle. Epargner les parents, comporte aussi le mérite de dégager la responsabilité de tous les parents et par là de soi-même en tant que parent. Car les couches porteuses de ce discours sont les plus engagées dans une tentative d'acculturation souvent problématique. Leur interprétation de la norme est d'autant plus rigide et superficielle que leur position est constamment menacée par le cycle des jugements et que

leurs références extérieures sont peu valorisantes. Ces acteurs sont aussi plus dépendants de l'espace qu'ils habitent et l'enjeu de l'occupation des lieux communs est particulièrement intense, car ils n'ont guère les moyens de distancer l'image de la tour de leur propre image. Se basant sur les deux axiomes évoqués (casser le cycle des jugements en un exorcisme à l'encontre des jeunes et évacuer toute la responsabilité des parents), ils peuvent prétendre à une hégémonie grâce au consensus qu'ils pensent pouvoir créer aisément. Or, ils vont entrer ici en conflit avec les porteurs du discours dominant et vont ainsi échouer dans leur tentative de dépassement du jugement et en être victimes.

2.4.3 - "La faute aux jeunes" contre "la faute aux parents"

Les tentatives de réduction des divergences vis à vis de la norme par jugement commun contre les jeunes vont être condamnées par leurs propres violations de la norme qu'elles défendent. Les porteurs du discours anti-jeune sont en effet conduits à désorganiser par leur intervention les deux frontières constitutives du "problème jeunes" : intimité/publicité et parents/enfants. En cherchant à exercer une autorité sur les jeunes qui sont dans le "domaine public", ils bafouent la règle implicite qui veut qu'on laisse l'autorité sur les enfants aux parents et qu'on n'intervient pas à leur place. Ils contribuent à renforcer l'idée que les parents sont impuissants et entérinent ainsi la perte de la frontière parents/enfants. En refusant de se confronter directement aux parents, ils laissent même supposer que le conflit sur ce terrain pourrait les toucher eux aussi à terme en mettant en cause leurs pratiques éducatives : créer un consensus pour suppléer à l'impuissance des parents, ça peut être

s'avouer aussi impuissant chez soi. Et c'est ainsi remettre dans le domaine public des affaires qui sont du ressort du privé : le jugement et l'intervention vis à vis des "jeunes-du-bas-de-la-tour" exigent de se transporter soi-même sur la scène, de mettre sur la place publique ses valeurs, ses mérites. C'est entrer sur le terrain du groupe des jeunes pour jouer le rapport parents-enfants dans l'espace de cohabitation. Accepter d'intervenir sur ce terrain, c'est accepter la perte de la frontière privé/public, c'est contribuer soi-même à la destructuration.

La position des dominants, qui vont stigmatiser cette irruption sur la scène, a le mérite de la cohérence par rapport aux présupposés de la norme, mais elle se condamne par contre à l'impuissance.

Le repli généralisé et l'extériorité à son propre habitat reste alors la seule solution pour éviter la provocation que représentent les adolescents.

2.4.4 - Le statut de la violence

Il émerge ainsi un statut de la violence, non considérée comme un épiphénomène, mais comme constitutive de l'échange social. Présente en germe dans tout rapport à l'autre, puisqu'on exige de lui qu'il vous reconnaisse dans la forme que vous souhaitez pour qu'il vienne ainsi combler ce manque-à-être qui n'est autre que l'inadéquation structurelle à soi (la refente constitutive du sujet), la violence constitue l'expression pure de la tentative de domination, d'appropriation qu'est tout rapport social. Dans le conflit des définitions réciproques qui organise la vie de l'îlot, la violence affleure comme constituante nécessaire et dynamique. Mais sa mise à distance, sa maîtrise, son

traitement social n'en sont pas moins essentiels et toujours à refaire. L'introduction à une dimension symbolique nécessite l'introduction d'un tiers dans cette relation de dévoration réciproque : c'est par lui que va s'effectuer la mise à distance de la violence, c'est par lui que va se fonder un rapport social. Mais deux modes de traitement de la violence sont possibles et se retrouvent en conflit dans la situation observée aux Grisons.

Pour expulser la violence, il est possible de la polariser sur une victime choisie : le stigmaté peut être assimilé au sacrifice rituel puisque la violence cathartique contre une victime libère les rapports sociaux, de leur violence en les refondant sur un consensus nouveau, par la solidarité de tous dans le crime contre un seul. L'exclusion du tiers fonde le rapport social (1). Mais deux modes d'exclusion s'opposent alors : la violence collective contre un seul (c'est le lynchage par exemple) ou le recours à l'Etat comme seul détenteur du droit de tuer.

Lors de nos interviews aux Grisons, dans une période conflictuelle aiguë avec les jeunes, les deux modes d'intervention se sont opposés. M. Desbois exprime clairement le danger qu'il ressent dans l'intervention violente collective : "J'ai été sollicité ici par un voisin pour essayer de faire les gros bras. Moi, je veux pas de ça... c'est quand même pas aux locataires ou aux voisins... Je me permettrais pas d'aller dire à un voisin... C'est pas notre rôle, hein ... Le seul moyen, je sais pas, moi, de... Se comporter comme ça vis à vis des autres, c'est créer

(1) Toutes ces formulations très schématiques et rapides sont issues d'une confrontation des apports de Girard, Gagnepain, et Lacan. La combinaison hasardeuse de ces diversités nous sert de guide tout à fait provisoire.

de la délinquance d'une certaine manière, si vous voulez, hein ?". Le lien est ainsi fait avec le mode de vie des adolescents : jouer sur la même scène c'est renforcer leurs principes de relations sociales, fondés sur un dérèglement des processus de socialisation incluant la maîtrise de la violence. Pour une part, on peut considérer que la "faute" des parents qui s'immiscent dans le rapport éducatif d'autres foyers est plus grave que celle des jeunes. Car le groupe d'adolescents tient dans l'espace social de l'flot une place quasi-nécessaire : c'est lui qui joue la violence, la met en scène et permet à tous de s'en distinguer à bon compte. Pour les familles populaires les plus dominées elles mêmes, une tolérance vis à vis d'expérimentations propres à l'adolescence ("ils sont jeunes") peut confirmer le caractère passager, nécessaire et bien délimité de ces passages à l'acte violents. Mais lorsque les parents interviennent sur le même mode (le coup de poing, les gros bras), ils se révèlent aussitôt comme les auteurs de troubles principaux, les porteurs du dérèglement le plus grave, inexcusable.

Le conflit dans le mode de gestion des conflits n'est pas limité au groupe de jeunes, mais émerge de tous les discours sur les rencontres quotidiennes. M. Desbois révèle la ténacité dont il fait preuve pour maintenir des rapports "civilisés" dans un monde "barbare". "On en trouve, dans l'ascenseur, des fois... Moi j'avais l'habitude, au départ quand je suis arrivé là, ça m'a ... Y'en a qui ont la manie là-dedans, ils sont au pied de l'ascenseur, c'est moi le premier, c'est moi qui dois rentrer dedans le premier. Ben, non : je tiens la porte, c'est si facile. Les autres s'engouffrent dedans. Et ça, c'est une chose qui décongestionne les gens, c'est quand même mieux. Maintenant, je commence à être connu. Il m'est arrivé d'être derrière

des personnes à qui j'avais fait le même geste au préalable, c'est pas difficile, ça coûte rien du tout. Ils se disent : "Tiens, il est pas comme les autres". C'est rien du tout, hein ! Ah oui... La preuve, c'est que dans un immeuble comme ça, on arrive à se cotoyer sans se faire du mal".

Dans toutes les occasions d'ajustement des comportements réciproques, l'intervention directe est toujours la plus risquée : faire une remarque explicite, c'est s'exposer à un jugement-retour public très compromettant. Ainsi, M. Desbois oppose, malgré la violence de sa réprobation vis à vis des comportements de ses voisins, le recours à la "loi" à la confrontation directe. "(...) Ils se permettent de tout faire, de cracher par la fenêtre, sur le rebord de notre fenêtre. Moi ça, je ne l'accepte pas. Même dans un immeuble comme ça, si chacun fait un petit effort ... c'est pas plus sale qu'ailleurs.

- Vous avez dû intervenir ?

- Ah oui, je suis intervenu par l'intermédiaire des HLM, le téléphone et la lettre, quand je suis parti comme ça, rien ne m'arrête. Je ne veux pas dire... Je me serais jamais permis de monter chez ces gens-là, parce que c'est une chose à ne pas faire, chose qu'un voisin a fait chez moi. (...) Il est entré comme ça, parce qu'il avait reçu une canette de bière sur le coin du nez, bon, c'est pas la chose à faire. Alors je sais pas, il a compté les étages, il a mal compté. Il est arrivé ici en furie, un gars que je ne connaissais pas. Il avait de la chance que je sois malade à ce moment là. Il est rentré là : ça j'admettrais pas ça... (...)

Quand on a à intervenir, il faut faire ça dans la logique des choses, officiellement par les HLM, ils peuvent faire quelque chose.

- ça a eu de l'effet ?

- C'est très long, c'est ça. Faut les secouer aussi, c'est ça qu'est moche".

On voit ainsi que la "logique des choses" impose un recours à la loi mais en même temps vous condamne à une certaine inefficacité. Par contre, cette logique aboutit à la prolifération des plaintes écrites auprès des HLM. Pour les victimes les plus dominées, cette manière de faire entre en contradiction avec leur mode de gestion des conflits et confirme bien l'image du monde des autres : ce sont tous des hypocrites. Pour les adolescents, cela renforce leur perception de l'flot comme un lieu de suspicion, d'accusations latentes, où l'on est jugé sans pouvoir même répondre. "Ce qui est mal, les gens -moi, je sais lesquelles gens qui disent ça- les gens, ils disent ça au bonhomme, mais ils sont pas capables de nous le dire en face. Moi, je crois que c'est des poules mouillées. C'est vrai". (2 filles 15ans 1/2 et 14 ans aux Grisons). "On s'est fait arrêter par les flics, moi et des copains. On s'est fait embarquer. On est arrivés là, tout le monde était au courant, jusqu'aux Hautes-Ourmes.. tu vois le truc !" Les conséquences de ces circuits occultes du jugement sont une assignation à une position, généralisée à tout l'flot, et l'impossibilité de contrer ces attaques puisque le règlement direct du conflit est porteur de violence pour les dominants, alors qu'il est la modalité culturelle traditionnelle pour les autres, même si la violence réelle y apparaît à la fin. Ce théâtre d'ombres, qu'est l'espace social

de l'flot, favorise la domination de la représentation de la norme et s'oppose comme la nuit et le jour, à la mise en scène publique de sa vie quotidienne que réalise le groupe de jeunes dans l'espace de cohabitation.

2.4.5 - Les tactiques possibles pour les dominés.

Savoir qu'on est fixé au pôle négatif dans l'flot, n'est pas chose facile à vivre et toutes les occasions de détourner l'accusation devront être saisies : nous ne parlerons ici que de quelques possibilités en les illustrant par un compte rendu assez détaillé d'un entretien les mettant en oeuvre. La situation d'entretien ne mobilise en effet que certaines de ces tactiques, dans la mesure où l'enjeu pour l'interviewé consiste surtout à évaluer la position de l'intervenant et à le prendre dans son système de positions, soit comme allié, soit comme ennemi.

Dans la scène du conflit avec les jeunes, les acteurs les plus dominés se retrouvent toujours en cause d'une façon ou d'une autre, puisque ce sont leurs enfants qui sont la cible des critiques et par là, leurs modèles éducatifs. Une des tactiques utilisées pour contrer cette attaque consiste à se faire porte-parole de la norme (qui pourtant vous repousse au pôle négatif) et à condamner ceux qui interviennent explicitement vis à vis de leurs enfants, ou d'eux mêmes, au titre de la violation de la délimitation entre sphères de domination. "Quels que soient les torts de mes enfants, vous n'avez pas à lui flanquer une gifle, ni à venir vous plaindre à ma porte". L'erreur tactique des porteurs du conflit avec les jeunes est aussitôt utilisée par les dominés qui ne se gênent pas pour en profiter et proclamer haut et fort leur droit exclusif

de sanction sur leurs propres enfants. Ils rehabilitent ainsi l'image de leur modèle éducatif, sans avoir à le mettre en oeuvre : les sanctions contre les enfants, dans des occasions de ce type, sont en général inexistantes, puisque la violation par l'accusateur, des frontières privé/public et parents/enfants, disqualifie sa plainte elle-même.

Une seconde tactique souvent rencontrée permet de réhabiliter elle aussi le modèle éducatif populaire : les parents prennent explicitement la défense de leurs enfants et des jeunes en général, y compris lorsqu'il s'agit de délits importants. Cette résistance frontale prend cependant des formes variées. Aux Hautes-Ourmes, où les 2 tours constituant l'îlot sont PLR, le saccage du local, qui servait aux activités pour les adolescents notamment, a toujours été porté au crédit de jeunes extérieurs à l'îlot, et ceci au mépris de faits accusateurs pour les jeunes du square. L'expulsion sur l'extérieur relance certes le conflit mais dans un espace si peu dénommé qu'on a peu de risques de le voir revenir. L'activité destructrice des jeunes de l'îlot, ne peut être reconnue officiellement par les parents mais tout le monde connaît et tolère cette activité comme passagère, propre à l'adolescence dans les milieux populaires.

Cette opposition soudée, liée à une communauté de situation plus grande, ne peut se retrouver dans des îlots à brassage plus important. On assiste alors parfois à un jeu d'allusions voilées laissant entendre qu'on prend la défense des jeunes "De toute façon, ce bonhomme là, il l'avait cherché", "Les flics, il a fallu qu'ils courent, parce que les gamins, ils sont bons à la course !". Ou encore, on rencontre une volonté d'afficher sa situation de famille démunie,

qui tourne parfois à la revendication de son statut de stigmatisé. "Nous, on est les parias, mais on les emmerde". Certaines de ses familles ont d'ailleurs fort bien repéré l'avantage qu'il y a à spéculer sur sa misère vis à vis des organismes d'assistance : elles peuvent arriver ainsi à obtenir, par la ruse (se faire plaindre) ou par la force (faire un scandale dans les bureaux des HLM), bien des ressources que "l'amour-propre" de certains, leur refus permanent d'admettre leur situation précaire, les empêche de recevoir. Ces cas limites font les délices des chroniques locales, y compris chez les travailleurs sociaux.

Nous voudrions relater ici l'entretien que nous avons eu avec Mme Noël, car il nous semble révélateur des tactiques mises en oeuvre par une famille fixée au pôle négatif. Cette famille est en tutelle, mais ce fait ne sera jamais évoqué dans l'entretien, au contraire. Pour des raisons tenant à la structure même de la relation établie, l'entretien n'a pas été enregistré mais transcrit après coup, de mémoire.

Je sonne au hasard à toutes les portes des appartements F5 de l'immeuble square des Grisons. Mme Noël, après avoir regardé par l'oeilleton, m'ouvre, l'imperméable sur une épaule. Je lui explique que je fais une enquête pour l'Université sur les jeunes dans la Zup Sud. Manque de chance, elle doit justement partir pour aller pointer au chômage. Je m'apercevrai au cours de l'entretien que son imperméable qu'elle va finir d'enfiler pendant la discussion, est passé sur son tablier et qu'elle est en chaussons. Elle s'en rendra compte vers la fin en disant "Où c'est que j'ai la tête ?", et en enlevant son tablier, ne pouvant que confirmer le prétexte (faux, bien sûr) qu'elle

m'a donné pour ne pas parler. Tout l'entretien se déroulera sur le pas de la porte et sera en fait un ballet pour signifier qu'on ne dit pas ce qu'on est en train de dire, et qu'on refuse de parler tout en parlant, et ce pendant près d'une demi-heure !

D'emblée, elle m'assène sa situation difficile, elle est au chômage, elle faisait de l'intérim et surtout son mari est handicapé. Elle ne m'épargne aucun détail, il n'a qu'une jambe, il a la tête pas mal abimée, et il est épileptique. Cette volonté d'afficher sa situation est essentielle car elle fournit toute la justification possible de la position d'accusé dans laquelle on peut la mettre. (A noter que je ne posais aucune question précise sur ces thèmes). Cette mise en scène du "père-zéro" est associée à une présentation d'elle même très valorisante : elle est fille de correcteur, elle a fait de la JOC, elle a fait du piano. Le tout est présenté effectivement dans le même bloc comme un palmarès qui permet de la distinguer, elle, du sort qu'elle subit actuellement.

D'emblée, le discours sur la Zup est critique, opposée d'ailleurs à son appartement qui lui plaît bien, par sa taille... "On a la télé couleur" est glissé dans le descriptif mais aussitôt relativisé par "On est pas riches, riches". "La Zup, je croyais pas que c'était ça" (elle avait habité à Cleunay, et à Maurepas auparavant, elle est depuis 1 an en Zup) et pour répondre à ma question : "les jeunes de la Zup, c'est pas joli". Elle reprend donc à son compte le discours dominant qui lui permet pour l'instant d'échapper au stigmat collectif : elle vient d'arriver. Mais loin d'enfoncer le clou sur ce thème, elle m'évoque alors en long et en large, les problèmes qu'elle a avec son fils. Déjà remarquable par le fait (qu'elle

signale à plusieurs reprises) qu'il est en institution privée dans le centre ville (de même que tous ses enfants), son fils n'apparaît pas souffrir des maux auxquels je m'attendais dans ce milieu : il fait *trop* de sport, dans un club local, il rentre le soir tard après les compétitions (2 ou 3 fois par semaine) et fait ses devoirs après, parfois à 2 heures du matin... ! Elle critique, à l'occasion, l'école ou le club mais ne peut pas empêcher son fils de se passionner pour quelque chose. Sans parler de l'exagération certaine du propos, la place qu'occupe le fils dans son discours apparaît comme la face publique et inverse du problème essentiel qu'elle va évoquer par la suite : sa fille de 15 ans fréquente le groupe de jeunes d'en bas. Mais le discours sur le fils reviendra comme un leit-motiv et aura contribué à retarder le débat sur ce qui est le plus menaçant. Son fils pose des problèmes parce qu'il est trop normal ! et cela permet à la fois de le valoriser (et soi-même) tout en laissant entendre l'inéluctabilité de l'échec : une acculturation trop volontariste pose autant de problèmes que la fixation au pôle négatif. Tout se vaut, et dans tous les cas, elle est dépassée. Nous reviendrons sur ce thème essentiel plus loin.

Reprenant le discours dominant sur les jeunes du bas-de-la-tour, opposés ainsi à son fils, elle doit admettre au bout d'un moment que sa fille va avec eux. Le tableau de la vie des adolescents ne s'adoucit pas pour autant, au contraire : elle se lance dans une description détaillée très violente où les filles de 19 ans sont la cible privilégiée ("des saletés") : "ça clope, ça boit, ça couche ensemble" (...) "Ils cassent les boîtes aux lettres, ils renversent les poubelles". "Les boums, c'est du propre, y'en a toute la semaine, y'a des bagarres sans arrêt, à coups de

bouteilles, c'est incroyable". "Il s'en passe des choses dans les bas de tour, ils se planquent du gardien. Ça couche ensemble. Ils en savent des choses maintenant, ils sont émancipés, avec la télé et puis les bouquins qu'ils se passent : ils savent tout !".

En quelques phrases, Mme Noël reprend tous les clichés du discours anti-jeune, qui reste fondé sur des faits réels très souvent mais qui rejoint une imagerie des modes de vie populaires que nous avons déjà évoquée. La dramatisation est évidente, et peut sembler paradoxale lorsqu'on sait que sa fille vit justement avec le groupe qu'elle décrit. Or, l'articulation générale de l'argumentation de Mme Noël, permet de comprendre la place essentielle que tient la dramatisation dans son discours, au-delà de la fonction distinctive qu'elle lui permet en s'associant ainsi aux jugements dominants. Nous pourrions résumer ainsi les 4 étapes de l'enchaînement : dramatisation, impuissance parentale justifiée, appel à l'aide insatisfait, défense implicite des jeunes. Cela pourrait s'exprimer aussi par les formules suivantes : (1) Non, les jeunes, c'est pas seulement des petites histoires, c'est très grave, pire que tout ce qu'on peut imaginer. (2) C'est dire à quel point c'est difficile pour les parents. D'ailleurs, moi je ne peux rien faire, ils font ce qu'ils veulent. (3) C'est pour ça qu'il faudrait m'aider, ailleurs c'est ce qui se passait mais ici, il n'y a rien du tout. (4) Personne ne fait rien, c'est pas étonnant que les jeunes fassent des bêtises. Ils ont le droit de rien faire, c'est pas normal". Aucune de ces formules, n'a été employée exactement : nous voulons seulement rendre plus sensible les glissements et l'enchaînement des thèmes qui succèdent à la première mise en scène de la déchéance sociale et de sa fatalité (je ne suis pour rien dans la situation

actuelle et c'est impossible de s'en sortir, même si mon fil essaye).

L'impuissance parentale : "on peut pas les attacher avec une ficelle. A peine on a le dos tourné qu'ils se sauvent. Mon mari n'a qu'une patte, alors... Je m'occupe de lui surtout. Les flics me téléphonent : "votre fille fait pas de mal, mais elle est avec des jeunes pas bien. Vous feriez bien de la surveiller". Mais on peut pas ! Le soir elle rentre pas à la maison, hop, tout de suite en bas. Je l'appelle pour manger... pffft... ils ne mangent même pas : ils ont trop peur de pas avoir le droit de ressortir". Si les parents ne peuvent rien contre leurs enfants, c'est qu'ils sont trop occupés. ("Moi je vais pointer, je fais ma cuisine, tout ça, c'est vite fait de se sauver") et qu'ils sont dépassés en savoir ("A 15 ans, ils savent tellement de choses, on peut rien leur dire") en connaissance du quartier ("Ils connaissent tout le quartier : Torigné, Landrel, le bois des Allemands, moi je sais rien de tout ça") et en force ("Ils sont bien plus costauds que moi").

L'appel à l'aide :

"Ce qu'il faudrait, c'est un éducateur en bas de la tour. Pas un vieux, un qui discute avec eux. Faudrait qu'il soit là surtout de 7h à 9h 30 le soir. A Maurepas, y'avait ça. Ils les emmenaient se balader, c'était bien. Ici, j'ai jamais vu personne. Vous êtes le premier que je vois. Carrefour 18, c'est que pour les petits"

La défense implicite des jeunes ::

"La Zup pour les jeunes, c'est moche, y'a rien."

Le gardien, il les engueule alors ils vont ailleurs, mais c'est tout ce qu'il fait. Ils jouent au foot sur les pelouses : toc, y'en a qui gueulent. Y'en a une en bas, elle est emmerdante, remarquez, je la comprends aussi. Les flics, ils ont pas que ça à faire. Ils font des descentes, mais les gamins, ça court bien à cet âge-là".

La présence de sa fille dans le groupe des jeunes la signale dès son arrivée comme famille désorganisée, fixée dès lors au pôle négatif : nous voyons à l'oeuvre les différentes tactiques de gestion de ce stigmaté et leur évolution au fur et à mesure que s'atténue la distance sociale avec l'interlocuteur, depuis les plus "conformistes" jusqu'aux plus "revendicatives".

2.4.6 - Eléments de comparaison entre flots

Notre étude très brève du terrain, ne nous a permis de saisir rapidement qu'une situation conflictuelle révélatrice aux Grisons. Les analyses proposées ici sur la structure de la communication sur l'îlot doivent donc être relativisées, même s'il nous semble que les hypothèses générales peuvent s'appliquer à de nombreux îlots de la Zup. Nous voudrions signaler seulement la nécessité d'une comparaison très précise entre îlots pouvant être différenciés par une approche rapide en îlots à brassage social et en îlots ségrégatifs. Il nous semble qu'il n'y a guère d'absolu dans ce domaine et de critère de différenciation stable entre brassage et ségrégation dans la mesure où tout groupe social ne se définit que dans les rapports qu'ils entretient avec les autres groupes. Aussi, on pourrait dire que le square des Grisons présenterait le brassage le plus fort et les Hautes-Ourmes par exemple une

ségrégation déjà marquée, Prague-Volga occupant une place intermédiaire. Mais nous avons déjà souligné à quel point le conflit des définitions réciproques pouvait aboutir à produire de la frontière, voire du stigmate à partir de n'importe quel matériau. Aussi l'unité sociale apparente des 2 tours PLR des Hautes-Ourmes pourrait sans doute se décomposer rapidement à l'analyse, de même, le square des Grisons peut être vécu comme entité dans son opposition à d'autres îlots. Les travaux de recherche actuels du LARES portent d'ailleurs sur l'évaluation précise de ces conditions d'habitat comparés et de leur lien avec des formes de sociabilité différentes. Nous ne pouvons ignorer que la configuration spatiale des regroupements sociaux en habitat, contribue à actualiser différemment les principes de communications. Ainsi, les Grisons semblent vivre un conflit quotidien, aiguïté par une confrontation dans les mêmes immeubles de couches sociales aux caractéristiques culturelles différentes. L'impossibilité de localiser et par là d'expulser le stigmate peut contribuer à insécuriser toutes les familles et à rendre le jugement présent dans les moindres interactions de la vie quotidienne, en limitant les zones de repli. Par contre, à Prague-Volga, la polarisation sur une tour, dont la spécificité de la population, bien qu'existante, n'est pas déterminante, permet sans doute de se distinguer plus facilement, dès lors qu'on est en dehors de la tour-repoussoir. La violence qui apparaît périodiquement dans cette tour, si elle "choque" les populations voisines, n'englobent pas les autres tours dans la dévaluation qu'elle provoque. Des modes de vie spécifiquement populaires peuvent même y renaître à certaines occasions (Noël) comme nous le verrons plus loin. Le square des Hautes-Ourmes, que nous avons le moins étudié, ne nous a signalé sa structure sociale plus homogène que par la position particulière que semble

prendre le groupe adolescents, par son souci de présenter une image positive aux familles, par la "couverture" dont font l'objet ses activités même illicites.

Ces quelques remarques veulent seulement relativiser les systématisations hatives qui peuvent apparaître dans le texte, ou qu'on pourrait en déduire, et insister sur la validité heuristique d'une démarche comparative. On ne peut *en aucun cas* en déduire un jugement de valeur sur les modes de communication d'un îlot ou d'un autre, ou sur les principes de répartition des populations dans l'espace habité.

2.5 - L'ACTIVITÉ CONFLICTUELLE DU GROUPE ADOLESCENT DANS L'ÎLOT.

La place qu'occupe le groupe adolescent dans la structure de la communication de l'îlot, le transforme en objet de discours contradictoires mettant en cause les positions de tous les acteurs. On peut alors supposer que le groupe représente un bouc-émissaire facile et que les jugements à son égard se nourrissent facilement de la logique même des rapports sociaux sans se soucier d'une relation quelconque avec la réalité. Les jeunes sont ainsi présentés dans nombre d'études comme les victimes les plus démunies, les derniers des exclus, sur qui pèse un stigmatisme injuste. Si nous estimons que les jeunes-du-bas-des-tours représentent en effet les acteurs sociaux les plus démunis et le moins capables de transformer les termes du conflit par une action autonome, nous considérons aussi que ces adolescents se différencient de l'enfance par le fait qu'ils *sont* acteurs sociaux : même dans le rapport de forces le plus défavorable qui soit, ils tentent par des procédures beaucoup moins policées que leurs parents, par des expérimentations donc, d'agir de façon autonome dans la structure de

la communication. Comme tout acteur social, (l'enfant doit en être distingué) ils reproduisent et réinventent les origines de leur monde, en définissent les frontières, classent et se classent dans une activité conflictuelle. Nous donnerons ici un aperçu des formes de traitement par les adolescents des classements sociaux qui organisent la communication sur l'îlot, sachant que ce traitement sera examiné plus en détail au chapitre 5.

Le "problème-jeunes" surgit à partir de l'occupation de l'espace commun par un groupe d'adolescents : elle en est la cause, par la confrontation quotidienne qu'elle provoque, et en même temps le symptôme (être en bas des tours, c'est à coup sûr vivre dans une famille désorganisée "à problèmes".) La mise en scène publique des expérimentations adolescentes s'oppose à leur traitement individualisé, dans le cadre familial et dans les institutions, qui caractérise les autres couches sociales. Les principes éducatifs populaires conduisent les jeunes à une autonomie plus rapide, à une vie collective plus forte dans des espaces non contrôlés : l'adaptation de ces principes dans un milieu urbain tel que la Zup Sud les désigne rapidement comme "inadaptés". Les adolescents ne peuvent pourtant pas vivre autrement : cette pression à la normalisation, ce stigmate permanent qui pèse sur leur activité, les conduit parfois à s'afficher violemment comme "a-sociaux". Les récits des adolescents sur les Grisons montrent tous cette logique de la provocation ou tout au moins de l'acceptation ouverte de la condamnation subie. Le principe de la communication ainsi établi aboutit à des formes d'escalades diverses qui se dénouent dans des crises collectives ou individuelles. Tout comportement est interprété sur un mode de confirmation réciproque des oppositions mais les jeunes peuvent parfois l'anticiper voire la revendiquer. La pratique la plus répandue consiste à rejeter les

accusations en accusant à son tour, à la manière dont on le fait dans l'univers de la sorcellerie : on retourne le sort. Les personnages mis en scène sont le plus souvent les vieux, les plus faibles mais aussi les plus extrêmes sur l'axe d'opposition des générations, les parents des autres jeunes, porteurs de la condamnation la plus active puisqu'entraînant la séparation physique des adolescents entre les bons et les mauvais, et le gardien. Si ce dernier fait souvent figure de bouc-émissaire, par sa position de représentant des institutions extérieures au sein de l'flot, il est cependant partie prenante des rapports sociaux locaux, culturellement très proche des habitants : aussi, le conflit entre jeunes et gardien prend parfois l'allure d'une condamnation réciproque rituelle mais peu active. On peut retrouver cette ambivalence vis à vis de la police, qui est parfois très critiquée mais en même temps intégrée à l'univers quotidien : plus on la fréquente (arrestations ou contrôles réguliers) plus on dédramatise le conflit pour en arriver à constater qu'il est après tout normal qu'ils jouent leur rôle dans cette partie de gendarmes et voleurs qui anime la vie des adolescents épisodiquement ou systématiquement pour certains.

Ces accusations des jeunes sont en fait limitées et rarement très actives : on retrouve là leur position dominée qui les conduit à se représenter leurs propres accusateurs sous des formes fantômatiques. C'est tout l'flot et personne qui les condamne, par ce système adulte de circulation des informations dont nous avons parlé. Aucun bouc-émissaire potentiel n'est en position aussi critique qu'eux pour qu'ils puissent détourner le stigmatisme et leur réponse n'est alors qu'une confirmation du schéma établi, où ils cherchent à dévier leurs responsabilités tout en sachant que la partie est perdue d'avance. Pour l'ensemble des adolescents par contre,

l'impossibilité de se transformer en juges n'empêche pas une activité de classement, de distinctions très vivante. Les jeunes des tours HLM s'uniront pour s'opposer aux jeunes des tours en co-propriété ou des CIL (Prague-Volga). Les jeunes des milieux populaires les plus marqués s'opposent aux adolescents plus proches de la norme : ce rapport est d'ailleurs une référence à un pôle quasi absent puisque l'opposition se cristallise autour de ceux qu'on voit dehors/ceux qui sont toujours chez eux.

"regarde les autres, là, dès qu'ils arrivent de l'école, ils vont directement chez eux". (Prague-Volga, 17 ans) "Y'en a une qui a seize ans, on la voit faire les courses. Mais elle sort jamais dehors. Toujours restée enfermée chez elle. Sa soeur, c'est pareil. On se demande pas si c'est la mère qui les interdit de sortir" (Grisons, 15 ans 1/2, fille).

La priorité à l'univers parental ou au groupe adolescent devient pour les jeunes très révélatrice et classante mais sans pour cela entraîner une condamnation.

Au sein même du groupe large des adolescents qui "vivent dehors", beaucoup chercheront à se démarquer du groupe le plus stigmatisé, sans que la condamnation soit vive mais en insistant sur la frontière ainsi instituée. Nous remarquerons ainsi que, face à un interlocuteur extérieur, plus personne ne s'affiche comme appartenant au groupe-cible, bien que tous reconnaissent en avoir été membre. Toute leur histoire devient un récit des efforts pour s'en sortir, un récit des bonnes résolutions souvent avortées mais toujours relancées.

L'activité distinctive des adolescents visent à repérer la place spécifique qu'ils occupent dans le monde social : pour cela, ils produisent eux-mêmes les

clivages qui vont constituer les critères de classement de leurs pairs, des autres générations ou des représentants de l'institution. Mais, c'est dans leur propre monde, dans le groupe des pairs qu'ils peuvent rejouer et tester ces frontières et envisager ainsi une possible transformation de leurs identités. Confrontés à la domination des "adultes", ils n'arrivent pas en effet à contrer la puissance du jugement qui les stigmatise. Nous allons maintenant examiner la même situation de rapports de force défavorables vis à vis des institutions dont la puissance d'imposition des classements s'exerce à plein, pour enfin observer comment les adolescents réinventent leur propre univers dans lequel ils peuvent mettre en scène leurs capacités de classement et une structure de la communication qui leur est propre et qui n'est pas caractérisée par une domination univoque.

CHAPITRE 3

GROUPE ADOLESCENT
ET INSTITUTIONS

Dans le portrait que nous dressons des modes de vie des adolescents de milieu populaire en Zup Sud, l'observation de leur activité quotidienne dans l'îlot où ils passent l'essentiel de leur temps, pourrait laisser supposer que les adolescents se définissent prioritairement dans la structure de la communication de l'îlot. Or, nous ne pouvons ignorer les articulations multiples de ce champ social avec l'ensemble des institutions : les jeunes eux-mêmes les ont expérimentées et continuent de vivre en rapport avec elles. Cette confrontation prend des formes spécifiques au milieu populaire et tend à redoubler les effets d'exclusion constatés dans l'îlot. Nous examinerons successivement les expériences que les adolescents de milieu populaire ont vécues avec l'école, le travail-chômage, les équipements socio-éducatifs, et les effets de cette communauté de destins sur les rapports que les jeunes reproduisent avec ces institutions. Dans chaque cas, nous nous appuierons au plus près sur les entretiens réalisés ; la brièveté de l'enquête explique la portée limitée des éclairages présentés ici. Chaque thème justifierait en lui-même une étude approfondie.

3.1 - L'ÉCOLE.

3.1.1 - L'échec scolaire

Sans reprendre des analyses détaillées sur les caractéristiques et l'origine de l'échec scolaire massif des enfants de milieu populaire, (1) nous devons

(1) TAUX DE SCOLARISATION A 18 ANS SELON LA CSP DU PERE
Tableau extrait de GOKALP C. "Quand vient l'âge des choix" INED

Agriculteurs	Manoeuvres O.S.	Contremaîtres OP, OQ	Employés de bureau	Employés de commerce	Artisans, commerçants	Cadres moyens	Cadres sup. prof. lib.	Ensemble
38,4	34,7	43,4	83,7	62,1	58,0	83,8	93,5	56,4

Dans le portrait que nous dressons des modes de vie des adolescents de milieu populaire en Zup Sud, l'observation de leur activité quotidienne dans l'îlot où ils passent l'essentiel de leur temps, pourrait laisser supposer que les adolescents se définissent prioritairement dans la structure de la communication de l'îlot. Or, nous ne pouvons ignorer les articulations multiples de ce champ social avec l'ensemble des institutions : les jeunes eux-mêmes les ont expérimentées et continuent de vivre en rapport avec elles. Cette confrontation prend des formes spécifiques au milieu populaire et tend à redoubler les effets d'exclusion constatés dans l'îlot. Nous examinerons successivement les expériences que les adolescents de milieu populaire ont vécues avec l'école, le travail-chômage, les équipements socio-éducatifs, et les effets de cette communauté de destins sur les rapports que les jeunes reproduisent avec ces institutions. Dans chaque cas, nous nous appuierons au plus près sur les entretiens réalisés ; la brièveté de l'enquête explique la portée limitée des éclairages présentés ici. Chaque thème justifierait en lui-même une étude approfondie.

3.1 - L'ÉCOLE.

3.1.1 - L'échec scolaire

Sans reprendre des analyses détaillées sur les caractéristiques et l'origine de l'échec scolaire massif des enfants de milieu populaire, (1) nous devons

(1) TAUX DE SCOLARISATION A 18 ANS SELON LA CSP DU PERE
Tableau extrait de GOKALP C. "Quand vient l'âge des choix" INED

Agriculteurs	Manoeuvres O.S.	Contremaitres OP, OQ	Employés de bureau	Employés de commerce	Artisans, commerçants	Cadres moyens	Cadres sup. prof. lib.	Ensemble
38,4	34,7	43,4	83,7	62,1	58,0	83,8	93,5	56,4

cependant rappeler le contexte général de production des des comportements adolescents en rapport avec l'école.

Le poids social du verdict scolaire a pris une ampleur telle que les définitions héritées du passage par l'école contribuent à orienter, sinon votre trajectoire sociale, du moins vos dispositions et les niveaux réels où elles peuvent s'exercer. Loin d'être une confirmation mécanique des différences sociales, l'école est devenue une institution qui retraduit l'ensemble des classements sociaux dans sa propre hiérarchie et qui tend à l'imposer comme critère universel de jugement. Les espoirs associés à la démocratisation, et les avantages pratiques réels obtenus au départ ont contribué à assurer l'adhésion des scolarisables et de leurs parents à cette toute puissance. L'enjeu est de taille pour les enfants de milieux populaires qui terminent pour la plupart leur scolarité sur un sentiment d'échec profond, différent de la confirmation d'un destin par la responsabilité quasi individuelle qui est associée à cet échec. Le départ dans "la vie active" sur cette base contribue à forger la motivation et la représentation de l'univers social des adolescents.

L'échec scolaire ne doit pas pour autant être attribué à une volonté délibérée de l'institution ou même à une logique de sélection de classes incorporée aux dispositifs scolaires, ni inversement à des manques, à des insuffisances ou handicaps de milieux culturels dits "défavorisés". C'est bien plutôt dans le rapport entretenu entre la culture populaire et l'école que se noue une dynamique d'acculturation impossible. Sans vouloir développer ce point, nous signalerons cependant, que les adolescents, lorsqu'ils quittent l'école, ont fait

l'expérience d'une tentative de transformation d'eux-mêmes qui les a poussés à renier des valeurs et des attitudes profondément enracinées : ils ont pu vérifier très rapidement que cet effort était quasi impossible et ne "payait" pas. Par contre, leur échec a pu les conduire à intérioriser la disqualification, la dévaluation de leur culture, c'est-à-dire de leur être intime, dans la hiérarchie des classes. On peut se demander si l'expérience de l'échec scolaire ne représente pas la matrice des rapports qu'entretiendront par la suite, les adolescents avec l'univers social global : l'école a été en effet l'unique instance de socialisation extra-familiale.

3.1.2 - Les expériences rencontrées

Si la plupart des adolescents ont connu ou connaissent le parcours d'exclusion "classique" vers les CPPN et CPA aboutissant rarement à un apprentissage, quelques-uns ont un cursus plus valorisant, à travers la fréquentation du L.E.P., voire l'obtention du CAP. Il n'y a donc pas uniformité totale et le traitement de ces différences sera important dans la vie du groupe. Pour tous, par contre, la fin de l'école signifie la fin des temps contraints et de l'apprentissage obligé : la confrontation à l'univers scolaire a contribué à disqualifier chez eux tout apprentissage, toute démarche progressive.

L'école reste pourtant un lieu privilégié d'expérimentations de relations sociales : depuis l'école remède contre l'ennui ("S'il y avait pas l'école, je ne sais pas ce qu'on ferait...") jusqu'à la relation critère décisif du travail ("Y'a des profs qui sont sympas, là je travaille, sinon je travaille

pas"), l'usage fonctionnel (réussite, connaissance) de l'école apparaît très limité. On se souviendra surtout des possibilités qu'elle offrait d'échapper à la domination familiale, ("Moi, j'aime bien l'école, parce que je me plais mieux que chez moi") et de développer l'activité autonome du groupe en s'opposant par là aux principes mêmes de l'école ("Moi, j'aimais bien aller à l'école pour faire le con"). La solution pour réduire la distance culturelle à l'école, après l'échec de la solution d'acculturation, consiste en une appropriation de l'institution, en en détournant l'usage pour le ramener dans l'univers relationnel déjà vécu sur le quartier. Certains, en échec scolaire important, vont même à l'école... la nuit et sur les toits... !(ados à Prague-Volga).

3.1.3 - Le discours des adolescents

La réaction immédiate au stimulus "école" est elle-même symptomatique . Les réponses sont automatiques et prennent l'allure de lieux communs du milieu : "C'est pourrave, l'école. Ah, j'aime pas ça. On apprend p'têt quelque chose mais autrement on s'emmerde. Je préfère travailler". "Je vais à la Biquenaïs. C'est pourri, c'est neuf, mais c'est pourri". Cet automatisme situe d'emblée le cadre du discours dans lequel, par la suite, on pourra faire la place aux tactiques de détournement mentionnées plus haut et qui permettent de tirer un minimum de satisfactions de l'école.

Ce jugement de nature sur l'école est produit par l'expérience de la distance insurmontable entre ses critères de réussite et les valeurs culturelles des milieux populaires. Cela assigne par contre-coup, une trajectoire uniforme à tous les enfants de

milieu populaire, qui prend aussi l'aspect d'une nature a-scolarisable, d'un destin qui doit s'imposer et qui, par cet effet d'imposition même, tend à se réaliser. Aussi, la réussite éventuelle de l'un des leurs fait figure d'anomalie menaçant la construction établie et risquant de renvoyer chacun à une responsabilité que l'école a justement déjà inculquée mais qu'il fait tout pour dénier.

L'échange qui suit dans un groupe de quatre adolescents de Prague-Volga (16 ans 1/2 à 17 ans 1/2) est révélateur du traitement que subit cette anomalie qu'est la réussite scolaire.

(Jean, essaye d'avoir une place de magasinier)

- Ca va marcher ?

- (les autres) - Ben, c'est ses notes.

- (Pierre) - ça va, elles sont pas trop mauvaises, mais enfin ...

(rires généralisés)

- (Jean) - ta gueule toi. Tu rigoles mais au début, je travaillais.

- (Pierre) - moi, j'ai eu mon CAP mon bonhomme.

- (Jean) - Ton CAP, arrête... T'étais tout le temps en bas et tu l'as eu ton CAP !! Y a l'autre au 6eme, il il travaille, il travaille, mais il l'a même pas. C'est un coup de cul !

- (Pierre) - Le CAP, c'est sur 24 heures, tu peux gazer ou merder.

- (les autres) - Y'a des copains là au 7ème, ils travaillaient, travaillaient toute la journée, ils l'ont même pas eu.

- ça vous emmerde de pas avoir le CAP ?

- Bof... on s'en fout.

- J'y pense pas...

La démonstration est donc double : "travailler ça ne sert à rien puisque les autres l'ont pas eu" et "toi si tu l'as eu, c'est de la chance uniquement". A noter que l'intéressé propose lui-même cette interprétation car, s'il a cru pouvoir jouer avec humour sur sa pseudo-distinction, les autres n'ont pas apprécié et il doit ainsi quasiment se justifier d'avoir réussi, sans trahir ses copains. Mais sa réussite valorise par contre le mode de vie de tout le groupe : "On peut passer son temps en bas et réussir" fournissant un argument décisif contre les pressions normatives qui identifient réussite scolaire à rupture des relations de groupe sur l'îlot. L'échec des autres montre en retour l'impossibilité d'une acculturation réussie et confirme ainsi le dispositif "destin". Cette pression du groupe à l'uniformité est l'exact pendant de l'exigence mise à rompre les relations pour réussir individuellement : or, cette perte n'est compensée par aucun gain, c'est un leurre, puisque l'échec scolaire est un destin. La preuve en est qu'on peut même combiner les 2, si l'on a de la chance : les exceptions au destin sont elles-mêmes des coups du destin. Dans ces conditions, on comprend que l'échec scolaire des générations précédentes ainsi que les premiers redoublements contribuent à rendre inutile tout effort d'acculturation et, par là, à rendre

encore plus inéluctable l'échec scolaire lui-même.

Si le groupe travaille à légitimer les pratiques de refus de l'école par les adolescents, la famille reste souvent un lieu de tension sur ce terrain. Certains parents ont abandonné (ou n'ont jamais eu) un projet d'avenir passant par la réussite scolaire de leurs enfants : ces adolescents ne sont pas alors confrontés à un cursus de référence décalé par rapport à leur milieu. Par contre, certains adolescents se voient investi d'un projet social, du désir de réussite de leurs parents, qu'ils considèrent comme irréaliste mais qu'ils ne peuvent renier de front. Leur échec sera dans ce cas bien plus douloureux mais leur réussite ne le sera pas moins. On peut supposer ici la présence d'une logique de communication reposant sur une double contrainte comportant une certaine analogie avec celle qu'avait définie l'école de Palo-Alto. Supposons l'injonction "tu dois réussir comme les autres" verrouillée par le principe éducatif "Si tu n'obéis pas, tu seras puni" et située dans le contexte des affirmations sur l'école du type "l'école, c'est pas pour nous" : elle réunit tous les ingrédients d'une contrainte aboutissant dans tous les cas à l'échec. Les parents prennent en effet comme référence un cursus qui n'est pas représentatif du cursus moyen de leur couche sociale d'appartenance. Car la réussite impose un ajustement au cursus de la couche à laquelle on désire accéder. Si l'adolescent se soumet à cette injonction, il nie ainsi qu'il soit comme les autres, comme ses parents puisque il s'est détaché de sa classe d'origine : cette réussite de l'enfant renvoie en écho la position réelle des parents. L'enfant a désobéi à l'injonction car il n'est plus comme les autres. Pour l'enfant d'ailleurs, "les autres" de référence sont plutôt ses copains d'origine sociale souvent proche.

Réussir comme ces autres là, c'est rater. Obéir à l'injonction dans ce cas, c'est échouer scolairement, c'est donc désobéir. Mais, ne pas obéir à l'injonction c'est encore échouer à l'école, c'est donc être condamnable dans tous les cas. L'échec scolaire devient d'abord, échec à l'injonction des parents parce que celle-ci, par sa structure paradoxale, conduit à une paralysie de l'action qui aboutira dans tous les cas à une désobéissance, à une condamnation. Il existe en fait deux mouvements possibles pour l'adolescent : interpréter correctement l'injonction (réussir suivant le cursus de référence que choisissent les parents) où l'interpréter de façon incorrecte (réussir comme ses copains). Dans ces 2 cas, il essaye de répondre positivement à l'injonction. Mais, il est à chaque fois pris dans une condamnation. Un deuxième mouvement devrait lui permettre de ne pas répondre à l'injonction mais la contrainte a forgé l'impossibilité de désobéir délibérément car, ici, la punition serait assurée et provoquée (et non issue d'une structure paradoxale de l'injonction).

Nous ne prétendons pas décrire ici l'ensemble des injonctions parentales mais souligner que pour certains parents de milieu populaire la projection d'un désir de réussite sur ses enfants, se mêle à la conscience aigüe de l'impossibilité de se sortir de son milieu : cette impuissance objective non assumée peut se concrétiser dans une double contrainte à l'égard des enfants qui les insécurise fortement, leur signifie l'inadéquation de quelque conduite qu'ils choisissent et les prédisposent ainsi à l'échec.

La situation rencontrée par une adolescente de 14 ans (du square Alexis Le Strat) recoupe à peu près cette position intenable : "Moi, j'ai redoublé

deux fois. Ma mère qui veut que je fasse un bac ! Je suis la plus petite et personne a passé le bac chez moi. Ils me disent ça à moi... ça ferait plaisir aux parents".

La représentation qu'ils ont de l'école doit beaucoup à ces attentes impossibles à satisfaire : il ne s'agit plus de résignation, où la domination est en quelque sorte légitimée et reconnue, mais de déception, où le thème de la tromperie revient facilement : "Faut pas se faire avoir, l'école ça vaut rien". Une fois l'échec "officialisé", le mépris de l'école peut s'afficher sans problème, puisque les tensions contradictoires n'y sont pas vécues. Mais en fait la plupart préfèrent oublier : ne plus en parler, "tirer un trait". Parler de l'école pour la dénigrer, c'est encore relancer ce conflit des illusions perdues, et rappeler une exclusion qui tranche même dans la vie quotidienne : les adolescents scolarisés d'un côté et les chômeurs de l'autre.

3.2 - LE TRAVAIL - CHÔMAGE.

Il peut sembler surprenant d'inclure le travail dans les "institutions" avec qui les adolescents entretiennent un rapport spécifique. Nous rappelons que nous opposons à travers ce vocable l'univers domestique aux sphères de relations sociales plus larges et plus structurées, l'îlot représentant un milieu intermédiaire. Le travail demeure pour les adolescents à la même distance sociale que l'école ou que les équipements éducatifs : un monde à part avec ses règles, un monde qui leur est encore étranger pour beaucoup, leur adolescence s'acheminant vers sa fin lorsque le travail salarié "stable" sera trouvé. Cette transition enfant -adulte

médiatisée par l'adolescence et la jeunesse prend des traits spécifiques par l'uniformité apparente des conditions de vie : le chômage peut fort bien constituer le présent et l'avenir de ces adolescents et il contribue ainsi à rendre encore plus difficile une maturation sociale dont le modèle populaire a déjà été remis en cause par la prolongation de la scolarité.

3.2.1 - Le travail : une valeur en perte de vitesse ?

A entendre le discours des adolescents de milieux populaires, on ne trouverait pas trace d'un refus explicite du travail. On pourrait même supposer qu'il reste une valeur tout à fait stable : nous verrons plus loin que les choses ne sont pas si simples. Mais il est vrai que les adolescents rencontrés revendiquent une reconnaissance sociale *complète*. Le travail entre dans les conditions principales pour l'obtention de cette reconnaissance. Pour eux, le temps de latence que représente l'adolescence, où toutes leurs potentialités sont bridées, est un temps insupportable prolongé abusivement. La transition vers un statut d'adulte, d'acteur social à part entière se traduit par des étapes, des ruptures progressives : on gagne sa reconnaissance en respectant le cheminement classique, en sachant attendre. Or, ces adolescents veulent un vrai statut d'adulte et tout de suite : en cela, ils portent une revendication d'autonomie dynamique. Elle n'est pas pour autant dénuée de réalisme. Les espoirs professionnels sont rarement associés à la tradition du métier : lorsqu'on lui demande comment elle se voit à 20 ans, une fille de 14 ans répond : "j'aimerais bien travailler. C'est difficile de trouver du boulot". Même dans ce réalisme, le travail, l'emploi quel qu'il soit reste un espoir, non une assurance,

la question du choix du métier ne se posant même pas. Pour d'autres, le cynisme est l'arme favorite pour tuer dans l'oeuf toute illusion :

- "Dans quelques années, t'as des chances de devenir quoi ?
- J'ai des chances de devenir chômeur.
(rires généralisés).
- quand on pense que maintenant on est au chômage alors dans 10 ans ...
- d'année en année, ça s'améliore pas.
- je sais même pas si on va arriver jusqu'à 10 ans" (4 jeunes à Prague-Volga).

Les données du problème sont ainsi mises en scène : la valeur essentielle pour être reconnu, et surtout dans le milieu populaire, c'est son travail et la lucidité interdit même d'espérer trouver un emploi quelconque.

3.2.2 - Des expériences d'échecs valorisées.

La plupart des jeunes rencontrés ont une expérience du travail salarié, aussi limitée soit-elle. Ils se distinguent en cela des adolescents de cadres supérieurs par exemple qui donnent toute la priorité aux études. Les jeunes des couches moyennes ont par contre été plus fréquemment poussés par leurs parents à faire une expérience, mais pendant les vacances scolaires. Cela participe d'une morale de l'effort, conjuguée parfois à un intérêt financier réel. Le travail effectué est souvent trouvé par les

parents dans leur propre entreprise, parfois (services publics). Ces réalités du travail hors-champ ou du travail-expérience, n'appartiennent pas au monde des adolescents de milieux populaires : le travail pour eux, est soit alimentaire, soit première étape d'une filière d'avenir toute tracée. Mais à 17 ans, 17 ans et demi, tous les adolescents ont fait une expérience de travail saisonnier (maïs, vendanges ou autres récoltes souvent) ou d'apprentissage (même brève). Ce qu'ils en ont retenu est aux antipodes de leur revendication de reconnaissance : travaux pénibles, ingrats, répétitifs, sous-payés, brimades, autoritarisme, le tableau n'est guère brillant. Aucune compensation quant à l'intérêt du travail ou à la qualification professionnelle n'est à espérer : ils sont en cela très éloignés des apprentis de métier du bâtiment plus souvent rencontrés à Rennes, et encore plus des apprentis d'usine, future "aristocratie ouvrière".

Mais pourtant la relation de ces expériences abandonne vite le tour plaintif ou revendicatif : malgré tout, c'était une expérience. Ils retiennent surtout la qualité des relations qu'ils ont pu nouer, soit dans une reconnaissance duelle ("le patron était vachement sympa" même s'il a été "obligé de me mettre à la porte"...), soit dans le vécu de groupe (les jeunes emmenés au maïs par le Relais se remémorent volontiers les "fêtes" qu'ils ont fait ensemble tous les soirs). De même qu'à l'école, la chaleur de la relation, l'activité relationnelle pour elle-même, colorait beaucoup la grisaille de l'échec, dans le travail aussi, de bons moments passés entre copains compenseront aisément 15 jours de travail pénible et sans intérêt. Leur situation quotidienne actuelle, c'est la recherche épuisante et inutile d'un emploi quelconque : avoir moins de 18 ans ne fait que renforcer les barrages et les

confirmer dans l'obligation de "profiter" de leur adolescence. Comparée à cette grisaille, leurs expériences passées, toutes marquées par des échecs ou des déceptions, prennent pourtant des traits valorisants et se teintent de nostalgie. Pour un instant, ils ont été reconnus dans le monde du travail, ils ont existé dans un rapport social indépendant de leurs parents.

3.2.3 - Fausse reconnaissance contre vrais copains.

Les tentatives d'explication des échecs d'apprentissage que certains ont multipliés renvoient toutes à ce dilemme constitutif de l'acculturation. Pour le travail comme pour l'école, il faut lâcher tout, s'y donner totalement, renier toute sa façon de vivre. Ils savent fort bien que se mettre au travail c'est renoncer à l'adolescence : si elle leur est difficile à vivre, la rupture à faire semble trop rapide, surtout si cela signifie s'éloigner du statut moyen du groupe de copains. Car, pour eux, quitter ses propres valeurs, s'acculturer, c'est avant tout renier ses copains. L'expérience de Christian dans la boulangerie (où les exigences de rupture sont les plus importantes) révèle bien ce dilemme :

- "Pourquoi, ça n'a pas marché ?

- *Moi, j'étais crevé. Je commençais à 3 heures du matin, je finissais à midi. Puis l'après-midi, je les voyais, on allait se ballader. J'allais même pas me pieuter. Je sortais le soir quelques fois pour prendre le boulot à 3 heures du matin. Je rentrais chez moi à 1 heure ou 2 H. du mat' pour prendre le boulot à 3 ! Je me couchais pas. Au début je me couchais l'après-midi*

mais après, je les voyais, je me couchais plus le soir. J'avais les yeux ... ! Le patron, il disait mais faut dormir, faudrait p't'être te reposer. Et puis j'ai arrêté. J'avais des problèmes de dos aussi, porter des sacs de farine".

Cette situation extrême se retrouve pourtant dans tous les récits d'échec : le temps libre doit servir à récupérer pour aller travailler. Si tous les copains travaillaient, l'effort serait sans doute possible, mais abandonner les avantages du groupe et de l'adolescence sans savoir ce qu'on gagne et pendant que les autres en profitent encore, ça non. Cette pression du groupe incarnant les valeurs héritées face à l'atomisation risquée dans un univers de travail, tend à niveler pendant un temps le groupe vers l'inactivité : on peut supposer (et certaines observations le confirment) que le retournement peut être aussi rapide vers l'activité salariée généralisée. Il s'agit là de tout ou rien : tout le groupe ou personne, mais aussi tout le statut de salarié ou rien. Car ces expériences ont contribué à dévaluer fortement l'attrait du statut de salarié, qui devient pour eux statut de saisonnier, ou statut d'apprenti. Ces demi-mesures ne valent à leurs yeux qu'une fausse reconnaissance qui ne compenserait pas la perte de vrais copains. Ces passages rapides dans le monde du travail n'ont fait que confirmer ce qu'ils percevaient du statut réel de leurs parents : même après avoir été apprenti ou saisonnier, même en respectant la filière et en sachant attendre, ils se retrouveront comme leurs parents au bas de la hiérarchie, subissant la volonté de tous et tirant des avantages financiers bien maigres. Aussi, l'effort que demanderait l'incorporation des dispositions au travail salarié peut être retardé le plus possible.

Le travail n'est pas pour autant renié ou fui, mais apprécié à sa place réelle. Si la reconnaissance sociale associée à un travail valorisant ou rémunérateur reste une exigence et une aspiration, le travail réel n'est plus une valeur en soi, mais uniquement une nécessité. Ce travail qui a pu constituer pour les familles paysannes, comme pour la classe ouvrière traditionnelle un pilier de la vie collective, un principe de reconnaissance sociale, ces adolescents n'en observent plus que la face décomposée et cynique : chômage et déqualification. Et pourtant, hors du travail, point de salut : ils le savent et l'admettent. Mais lorsque l'écart entre ses exigences d'accomplissement et la réalité proposée est si grand, autant différer le plus possible le choix inéluctable. L'adolescence est ce temps privilégié où se mesure par tâtonnements espoirs et réalités : le bilan qu'en tirent les jeunes observés sur le plan du travail ne fait qu'accroître leurs insatisfactions et les incite à préserver quelque temps leurs espoirs déçus.

3.2.4 - L'adolescence coupable

Cet ensemble de dispositions héritées des expériences de travail conduit les adolescents à rationaliser leur situation de chômeurs et pourrait leur permettre de profiter de leur statut temporaire "d'irresponsables". Or, ces dispositions incluent le maintien d'un espoir de réalisation, qui, s'ils ne sont pas sûrs de le trouver dans le travail, ne se trouvera pas à coup sûr dans l'inactivité. D'autant que leur situation les signale à la vue de tous dans l'flot, par une occupation intempestive des locaux collectifs notamment. Tous les adolescents ont incorporé ce jugement les déclassant en raison de leur chômage, qu'ils

aient des expériences à l'appui ou non, une seule servant pour tous et en toutes circonstances pour confirmation de ce qu'on savait déjà :

- "Qui c'est qui parle de voyous ?

- Les gens du quartier. Faut les écouter :

"Ah les chômeurs, c'est eux qui font le bordel".

- On était tranquille pourtant.

- Ils disent ça ?

- Ah, ils disent pas ça, mais ils en pensent pas moins.

- Moi j'en connais, quand j'étais à l'école, ils me disaient bonjour, maintenant que je suis chômeur, ils me disent plus bonjour.

- C'est vrai.

- Y'a une dame qu'est sortie comme ça, elle me dit "Dans notre famille, nous on cherche du travail".

- C'est une vieille salété, celle-là"

(4 jeunes de Prague-Volga)

- "Les parents, ils gueulent un peu "Allez chercher du boulot".

- Ah ouais, chercher du boulot, toujours ...

- Tout le temps. On ne demande pas mieux de bosser, mais faudrait p't'être qu'il y en ait".

(2 jeunes Prague-Volga)

Confrontés à cette pression permanente, les adolescents se justifient parfois :

- "Il cherche pas ...

- (vivement) Je cherche pas ? ben, mes couilles, je vais presque tous les jours à l'ANPE.

- Moi aussi, mais ils trouvent toujours plus qualifiés que nous. C'est vrai".

(4 jeunes de Prague-Volga)

Mais cette justification peut évoluer en un cynisme amer, où ils iront jusqu'à revendiquer leur position de paria. On leur refuse le travail, l'argent ? Ca tombe bien, ça ne les intéressait pas.

- "Comme c'est parti, vaut mieux être cloche, hein, c'est vrai ? T'es payé là-dedans. T'as ton litron, ton quignon de pain, tu t'en fous pas mal, la vie est belle..."

Parlant d'un jeune de l'îlot :

- "Il descend pas de chez lui. Sa mère elle voudrait pas. Elle veut qu'il trouve du boulot.

- De toute façon, la famille là-dedans, c'est ça ... (geste signifiant l'argent)

- Ils ont du fric ?

- Non, mais ils veulent que ça.

- Travailler pour en avoir plus.

- Travailler, au prix où t'es payé, tu fais 39 H. par semaine, qu'est ce que t'as... ?"

(4 jeunes de Prague-Volga)

Même si le discours est à vocation "publicitaire", il n'empêche que certaines attitudes peuvent concorder avec ces remarques : les jeunes refusent certaines places, certains stages. Ils confirment ainsi leur

maintien dans le groupe en sélectionnant les emplois qui offrent de réels bénéfices : ils peuvent ainsi se donner l'illusion d'un choix et reprendre à leur compte une situation qu'ils subissent totalement. Ce retournement du chômage en choix de vie, peut être une parade à l'accusation permanente qui pèse sur leur inactivité.

Et pourtant, ils n'assument pas longtemps cette parade, totalement pris qu'ils sont dans des exigences contradictoires qu'ils ne peuvent gérer. Car, si la rationalisation du chômage en choix de vie peut tenir dans le discours, elle ne produit aucun avantage substantiel : choisir le chômage, pourrait se traduire par le fait de profiter de son adolescence en faisant ainsi l'apologie de la jouissance de l'instant contre les tenants du calcul besogneux pour l'avenir. Or, si cette possibilité de profiter de son adolescence existe actuellement, elle ne peut accéder à la réalité dans un système de valeurs orientées par le travail. Si certaines familles populaires assument effectivement cette position ("profitez de votre jeunesse"), ce sont celles qui sont assignées au pôle négatif : la norme dominante dans l'flot les contredit en permanence. La "jouissance de l'instant" n'est valorisée culturellement que pour certaines franges de la classe dominante, rationalisant pour certaines une relative déchéance sociale mais assurées de se maintenir à flot, c'est-à-dire au-dessus du lot. Pour les jeunes de la Zup Sud, cette idéologie ne renverrait qu'à un statut d'enfant dont ils font tout pour se distinguer. Leurs moyens économiques et leurs dispositions culturelles ne les prédisposent pas non plus à "profiter de la situation". Ils vivent ainsi dans une adolescence coupable, ne voulant plus être enfants, mais ne pouvant être adulte malgré leur désir (et leur

crainte). Ce temps de passage devient suspendu sans but, bien qu'ils doivent toujours donner des assurances de mobilisation vers le but général : être adulte en ayant un travail. Le cercle vicieux résumant ces contradictions insurmontables qui les paralysent peut être décrit ainsi :

1. Représentation : *le travail est la seule voie de reconnaissance sociale.*
2. Expérience : *On ne peut pas travailler. (chômage)*
3. Expérience et représentation: *Le travail proposé n'est pas payé, déqualifié, sans valeur (maintenant et toujours).*
4. Expérience : *Les copains sont une valeur sûre.*
5. Conclusion : *On ne travaillera pas s'il faut sacrifier les copains.*
6. Mais reprise du 1 : *Le travail est la seule voie de reconnaissance sociale.*
7. Conclusion : *On cherche du travail, on ne profite pas de notre adolescence.*
8. Mais : *On ne trouve pas de travail etc.*

3.2.5 - Ecole, travail, famille...

L'expérience de l'échec scolaire a verrouillé pour longtemps tout rapport à l'apprentissage ; le déclassement général lié à la dévaluation des diplômes ne pourrait que confirmer leur rejet de l'école (1). Les postes de travail qu'ils ont expérimentés combinent les inconvénients de l'école (même 1 semaine sur 4) et un statut dévalorisé de salarié ("l'arpet") pour un rendement socio-professionnel faible. Dans leur exigence d'accomplissement immédiat, les adolescents rejettent en bloc tout statut qui les infantiliserait. Les stages de toute sorte qui voudraient les attirer sont aussi suspects au premier abord, même si, après les premiers contacts, la confrontation à un traitement non infantilisant ne manque pas de les étonner et peut parfois enclancher une dynamique nouvelle. Leur tendance spontanée serait plutôt une paralysie, un scepticisme méfiant, un repli sur la vie collective.

Leur exigence d'autonomie coïncide avec les principes éducatifs mis en oeuvre dans les milieux populaires : la mise au travail se fait tôt, les expériences personnelles de tous ordres sont possibles à partir de là, même si le foyer parental reste le lieu de vie, jusqu'au mariage. Ce modèle, où l'adolescence selon nos critères n'existait pas mais où on entrait directement dans la jeunesse pour être adulte tôt, ne

(1) Part des ouvriers de moins de 25 ans, ayant le CAP et occupant des emplois d'OS et de manoeuvres
cité par THEVENOT (L.) - *Une jeunesse difficile*, art. cité.

	1962	1968	1975
	29,6 %	33,8 %	41,3 %

peut plus fonctionner dans la situation anémique qui caractérise la vie actuelle des adolescents. L'adolescence, qui se diffuse comme modèle de maturation vers les milieux populaires, s'est en quelque sorte imposée aux familles par la pression conjointe de la prolongation scolaire et du chômage. Les parents des jeunes que nous avons rencontrés ont maintenu le modèle éducatif ancien, régi par un sens des places aigu jusqu'à la puberté et contrastant assez brutalement avec une indépendance très large dès l'insertion professionnelle. Les exigences d'accomplissement social des adolescents se sont elles aussi maintenues, développées par les possibilités d'autonomie assez rapide, mais exacerbées par l'absence d'ancrage dans un milieu de socialisation nouveau. Si l'école pallie à cela jusqu'à 16 ans, on sait pourtant que cette prolongation contribue elle aussi à aiguïser tout refus d'infantilisation par le décalage qu'elle crée avec un modèle éducatif traditionnel et des expériences de vie indépendante précoces. A 16 ans par contre, le chômage, qui touche tous les adolescents, les maintient hors de tout milieu de socialisation : les parents ne peuvent que leur reprocher de ne pas s'insérer professionnellement, sans pouvoir corriger le modèle mis en oeuvre. Ils ne remettent pas en question pour autant la présence du jeune au foyer jusqu'au mariage. L'absence de toute référence, de tout repère socialisateur, peut contribuer à renforcer l'importance du groupe de pairs, ne serait-ce que par le volume du temps passé entre eux. Or, le groupe ne se caractérise pas par des objectifs de socialisation reliés à des principes sociaux globaux : la "socialisation sauvage" qu'il effectue ne peut qu'accroître la tension entre désirs d'accomplissement et réalités sociales. Le groupe permettra notamment d'exprimer haut et fort, des demandes d'anticipation du statut adulte, voire de le mettre en

oeuvre en passant à l'acte. Le groupe de pairs s'in-filtre ainsi dans le vide éducatif qui caractérise l'adolescence forcée des milieux populaires. Mais ses réalisations seront limitées par la conjonction des exigences contradictoires que nous avons décrites, qui rend l'affirmation de tout projet autonome hors du travail très difficile. Privés du travail, ne pouvant jouir de l'adolescence, les jeunes développent cependant une vie collective complexe et socialisatrice qui contribue à les maintenir hors de la "désespérance" individuelle.

3.3 - LES INSTITUTIONS SOCIO-ÉDUCATIVES.

Si l'on demande aux adolescents de la Zup Sud de se repérer parmi les équipements existant sur le quartier, on obtient rapidement leur liste complète : les jeunes des milieux populaires connaissent toutes les activités qui leur sont proposées et, pour la plupart, ils les ont fréquentées durant une période de leur enfance. Pour les plus jeunes, qui ont moins de 14 ans, la rupture commence à se faire petit à petit ("c'est plus de notre âge") jusqu'à l'absence totale de participation à une quelconque institution vers 16 ans. (Nous n'incluons pas dans cette description les activités du Relais dont les formes d'intervention sont délibérément adaptées aux jeunes que nous avons observés). Ce modèle d'indépendance auquel se conforme toutes les générations, s'inscrit dans la spécificité de l'adolescence des milieux populaires dont nous avons parlé.

3.3.1 - L'expérience d'une distance

Pour la plupart des jeunes rencontrés, leur manque d'intérêt pour ces activités organisées, pour les institutions en général n'est pas vécu comme un manque : ça ne fait pas partie de leur univers et leur abandon de ces activités est inexplicable. "J'aime pas". "Ca me plaît plus". Ils ne gardent pas de mauvais souvenir de leurs passages dans ces institutions s'ils y ont été, mais la frontière d'âge s'impose vers 14 ans comme décisive. Les aspirations au modèle adulte, sont trop fortes pour pouvoir supporter d'être assimilé à un enfant plus longtemps. Pourtant les raisons données par les adolescents sont d'un autre ordre et révèlent une causalité plus complexe dans leur indifférence aux équipements. Tout d'abord "c'est trop cher" :

- Vous faites du sport dans un club ?

- Moi, j'en ai fait.

- Du foot mais...

- Quand j'étais petit.

- Ca vous intéresse plus ?

- Si, ça m'intéresse encore ...

- J'aime mieux les sports de combat.

- Pourquoi vous en faites pas ?

- Y'a la licence.

- On peut pas payer.

- C'est 400 balles pour l'année.

(4 jeunes de Prague-Volga)

Ensuite "j'ai la flemme".

- *Moi, je fais du sport le jeudi soir. Je fais de la gym avec l'école. C'est pas mal... ouais... c'est pas mal. C'est moi qui ai choisi. Je voulais faire de la danse moderne, mais je ne trouve pas. J'ai la flemme de chercher*

(fille 14 ans A. Le Strat)

Enfin, l'autorité.

- *"Non, ça me plaît pas... Y'a des gens qui me plaisent pas. Y'a des animateurs qui sont sympas, mais des fois j'en ai ras-le-bol d'eux". "A cause des profs" etc.*

Sous différentes formes, les adolescents ont fait l'expérience, parfois progressive, d'une inadéquation des structures d'accueil à leurs exigences : à chaque fois, ils expriment une distance sociale. Pour faire des activités, il faut avoir de l'argent, être motivé et bien informé, accepter un contrôle, voire une autorité. Des arguments contraires pourraient leur démontrer qu'on peut faire des activités à pas cher etc. Mais l'essentiel est dans cette explication a posteriori, d'une attitude déjà bien ancrée. L'une des adolescentes rencontrées a clairement exprimé le caractère inexplicable de son opposition à ces institutions.

"Pendant 2 ans, j'ai été à un club d'A.C.E., mais j'en ai eu marre. Tous les mercredis, j'étais jamais libre, j'étais obligée d'aller au club, ça m'énervait. Quand mes copines voulaient me voir, je pouvais pas. (A propos d'un autre club) Moi, à chaque fois que je vais dans des petits clubs comme ça, je fais des

conneries. Soit que si je joue au baby foot, je tords la barre du baby, soit que je m'amuse avec les balles à foutre ça sur les gens.

- Comment ça se fait ?

- J'sais pas. Surtout quand il y a des bonnes femmes qui vous commandent, ah, j'adore ça ! j'ai envie de leur cogner dessus. Elles vous disent fais ça, fais ci, ne va pas ici, faut toujours faire ce qui leur plait".

(14 ans Grisons)

L'opposition entre deux principes de socialisation est ici bien mise en scène. La contrainte est opposée aux copines : la seule présence dans un local sous surveillance pousse à la provocation, pour tester des limites certes mais aussi parce que leurs aspirations propres d'adolescentes sont en décalage avec les réponses standardisées suivant les critères des classes moyennes ou populaires "supérieures". L'enchaînement de la suspicion réciproque anticipe les comportements réels : dès qu'elle entre dans le club, c'est une structure de la communication qui se reproduit, même s'il n'y a personne ; cette tension contribue à rendre fort probable des comportements condamnables suivant les règles en vigueur, renforçant ainsi la certitude d'une distance irrémédiable, aboutissant au rejet réciproque.

Dans ce contexte, les jeunes de ces milieux populaires, qui participent jusqu'à 16 ou 18 ans à une institution socio-éducative, prennent une allure d'exceptions. Ainsi, de ce jeune de 15 ans, marocain d'origine qui connaît en détail les institutions locales, y participent activement, va au cinéma, aux

matches de foot, fait lui-même du foot, de la photo etc. Son cursus scolaire (LEP tournage) le démarque aussi quelque peu, bien qu'il fréquente (en indépendant) les groupes-du-bas-des-tours locaux. Cette position d'intégration volontariste, d'indépendance personnelle (il fait du petit commerce de bandes dessinées) s'intègre à une dynamique sociale de réussite. Ils nous semble que la participation aux activités organisées par des institutions telles que Léo Lagrange, le Triangle, la maison des Squares etc. dénote pour des adolescents de milieu populaire une rupture délibérée avec le modèle éducatif populaire, qui complète un dispositif d'acculturation prenant en compte tous les domaines de la vie quotidienne. Nous n'avons guère exploré ce domaine lors de nos interviews et ces quelques réflexions n'ont pas de valeur démonstrative.

3.3.2 - La revendication d'un local

Lors des interviews, cette question d'un local sur l'îlot est revenue dans les 2 îlots observés et dans la bouche de différents jeunes. La place que peut prendre un tel objet nous semble révélatrice des désirs contradictoires des adolescents.

La revendication d'un local situé sur l'îlot n'ignore pas l'existence de locaux moins institutionnalisés que les clubs dont nous avons parlé. Le Relais en occupe notamment plusieurs : il se trouve que sur les Grisons et sur Prague-Volga, il n'y en a pas. L'insistance sur l'îlot comme unité d'évaluation du local fait partie d'un découpage spatial propre, produit en la circonstance par des leaders des groupes les plus en vue sur les îlots : un local spécifique permet sans

aucun doute de s'affirmer ainsi face aux autres îlots. L'appropriation d'un espace réservé permettrait aux adolescents de mettre en oeuvre leurs propres lois, et les porteurs de cette revendication sont assurés d'en être les auteurs, alors que la cohabitation permanente avec les autres groupes limite cette appropriation et cette expérimentation d'un pouvoir de gestion autonome.

Mais cette revendication répond tout à fait aux pressions quotidiennes de la norme instituée sur l'îlot: leur activité publique les condamne à une visibilité et à un jugement permanent. Ils sont prêts pour l'éviter à s'enfermer, à se cacher, du moment que ce soit dans l'espace de l'îlot et sous leur responsabilité. C'est une forme de réponse adaptée à ce qu'ils supposent être l'origine des tensions qu'ils vivent dans l'espace de cohabitation: sous son apparence d'autonomie revendiquée, elle est aussi incorporation et acceptation de la domination et du jugement de la norme. On pourrait ainsi rapprocher cette aspiration de l'hypothèse qu'évoquait J. Duvignaud dans son ouvrage "La planète des jeunes": les jeunes qu'il avait rencontrés semblaient tous rechercher une "niche", un espace intime, en petit groupe, à l'écart du monde adulte et des conflits jugés stériles qui l'agitent. Les jeunes que nous avons rencontrés exprimeraient, à travers une revendication ponctuelle, cette même aspiration. Il est certain que ce modèle répandu chez les adolescents des classes moyennes a pu se diffuser et être renforcé par la pression des exigences propres aux rapports sociaux de l'îlot.

Néanmoins, cette aspiration entre en contradiction, d'une part avec les principes éducatifs dominants dans l'îlot, d'autre part avec les modes de vie déjà

pratiqués par les adolescents. Si la publicité des relations adolescentes dans l'espace de cohabitation est un objet du conflit, l'autre face en est la permanence d'une domination des parents sur les enfants, remise en cause par ces comportements : laisser les jeunes dans un local fermé, seuls, et sous leur unique responsabilité, c'est encourager tous les fantasmes déjà présents à propos des garages et des caves, ou même à propos des boums où les éducateurs sont présents. Plus fondamentalement encore, la "niche" sous sa forme "local sur l'îlot" s'avère en totale contradiction avec les pratiques collectives de loisirs des adolescents. Si l'archétype de ces pratiques peut être dessiné, cela ne peut se faire qu'en creux, qu'en accumulant la somme des refus qui constituent les choix réalisés par les jeunes dans leurs loisirs. Pour les adolescents interviewés les loisirs idéaux se définiraient ainsi :

1. Etre ensemble en petit groupe, pas trop nombreux pour se connaître, pas tout seul, ni à 2 ou 3.
2. Pas d'obligation ni d'autorité quelle qu'elle soit. Si l'aide d'un adulte peut être nécessaire, elle est strictement technique (conduire, par exemple).
3. Se promener (dehors), quitter le quartier et ne pas rester dans un endroit, rouler, voir du pays.
4. Mais ne pas avoir à apprendre. Pas d'objectif aux loisirs autre que le moment partagé : se sentir vivre entre copains.

D'une certaine façon, les loisirs désirés par les adolescents sont très conformes aux modes de vie populaires et ne cadrent guère avec les "objectifs éducatifs ou culturels" que se fixent parfois les équipements. Que demander de plus, sinon de passer un bon moment entre amis, dans un cadre sécurisant mais non monotone et d'oublier ainsi nos soucis. Ces principes entrent ainsi en contradiction avec la revendication affichée d'un local fixe, fermé, sur le quartier. Les jeunes cherchent au contraire à être ailleurs, à dépasser la pesanteur de leur habitat : la niche, si elle existe, est constituée par les solidarités du groupe restreint, par l'homogénéité culturelle éprouvée et recréée. Dans ce double mouvement d'être ensemble et être ailleurs, il y a toute la tentative de résolution d'une tension entre les valeurs populaires affirmées et le stigmatisme qui s'y attache. Dans leur vie de tous les jours, les adolescents pratiquent déjà cette forme de loisirs qui, si peu culturelle ou intéressante qu'elle paraisse, n'en est pas moins caractéristique de cette conciliation impossible. Nous voulons parler de l'errance en groupe, de la vadrouille collective dont nous traiterons dans le chapitre 5.

3.4 - REJETS MULTIPLES ET RENFORCEMENT DU GROUPE.

Le bilan de la confrontation à 3 "institutions" comme l'école, le travail ou les équipements socio-éducatifs réside pour chaque jeune, à des degrés divers cependant, dans l'incorporation d'une image d'exclus. Nous n'avons pas mentionné l'intervention de la justice et de la police, car nous n'avons pas de données suffisantes dans ce domaine, mais nous pouvons dire qu'elle "couronne" le signalement diffus et multiple

qui s'est opéré dans l'flot à partir de toutes ces exclusions et des comportements collectifs des adolescents. Dans tous les cas étudiés, les adolescents étaient sommés d'effectuer un travail d'acculturation brisant leurs modes de vie et leurs pratiques culturelles les plus ancrées. Dans tous les cas, ils devaient effectuer ce travail seul, dans l'acceptation totale de la domination de l'institution. Dans tous les cas, ils ont pu vérifier leur incapacité à vivre des tensions aussi fortes et l'ont justifié en arguant de la nullité des efforts qu'ont tenté certains : ils ont ainsi renforcé leur perception d'un destin inexorable qui fait système et, par là, devient encore plus probable.

Le bilan qu'ils ont fait individuellement, a cependant été retravaillé, reformulé en permanence par le groupe, qui se trouve investi à 16-18 ans d'une fonction de socialisation unique. Chercher à savoir si la vie en groupe provoque les rejets ou si les rejets provoquent la vie en groupe serait bien inutile : la structure de la communication ainsi établie aboutit au renforcement réciproque des deux expériences. Nous estimons cependant que les exigences d'acculturation des institutions s'imposent à tous et que l'échec de ces tentatives pour les adolescents de milieu populaire est à peu près identique, qu'il y ait groupe ou non. L'insertion dans un groupe permet à ce moment cependant de systématiser une expérience, de se réassurer collectivement et de traiter l'échec d'une façon spécifique.

Nous avons pu observer ainsi la tendance à construire le groupe sur un modèle du ghetto : la systématisation des exclusions tend à disqualifier

toute tentative de maintenir un lien avec le monde extérieur qui ne soit pas décidé collectivement. Le groupe impose ici son hégémonie face à l'univers domestique : il évite l'individuation qui a été pour eux synonyme d'échec. De nombreux récits d'adolescents reprennent le thème de ces pressions du groupe dans divers domaines. Ainsi, dans le groupe Prague-Volga, toute différence de statut susceptible de remettre en cause l'unité du groupe est tournée en ridicule : réussite scolaire, travail plus qualifié d'un père, argent de poche plus important, alors que sont tues ou respectées les difficultés plus grandes (handicap des parents par exemple). Citons pour l'illustration, cet échange autour de l'argent dans le groupe Prague-Volga :

- "Qu'est-ce que vous avez comme fric ?

- Lui, là il a des sous.

- Eh, Oh, cette semaine, depuis lundi, j'ai eu 80 balles, il me reste plus rien.

- C'est pas beaucoup ?

- Bien de trop pour lui !

- Non, c'est comme ça d'habitude, quelquefois un peu moins.

- Moi, j'ai 10 balles par jour.

- T'as un fixe ?

- Non, je me sers dans le porte-monnaie.

- Ouais, mais toi t'es tout seul !

- Eh, j'ai eu 500 Francs pour cet été, j'ai bossé. Il me reste 200.

- Si j'écoutais ma mère, elle me donnerait que 1 000 balles par semaine.
- La mienne, je suis toujours obligé de lui demander.
- Ca vous emmerde, ces problèmes de fric ?
- Ah ouais ! quand on est tous ensemble, là, quand on va boire un coup, y'a la moitié qu'ils ont pas de sous. C'est con.
- On partage. On met tous les sous ensemble".

Dans des actes symboliques de ce type, un réseau de liens de solidarités et d'obligations se crée qui tend à niveler, ou tout au moins à tolérer un écart minime. Mais ce compromis est toujours à reconstruire face aux pressions diverses que chacun reçoit. Son explication est toujours impossible : la métaphore de la maladie sert parfois à décrire l'invisible, l'incompréhensible :

"Moi j'ai jamais essayé de me suicider, parce que dans le quartier, c'est la maladie. Alors, je dis, je vais l'attraper bientôt".

(Fille, 15 1/2 Grisons)

Si la solidarité du groupe est bénéfique pour développer, indépendamment des institutions (dont la famille) ses propres modes de vie, elle doit être construite sans faille, et, seul un noyau qui investit à fond la vie du groupe gère ces règles de vie, acceptant à la frontière de nombreux adolescents qui gravitent autour mais n'ont pas rompu toute attache avec d'autres réseaux d'exigences.

Mais si cette affirmation collective permet de traiter les expériences individuelles de rejet, voire de les relancer, elle n'en reste pas moins marquée par son opposition à la norme dominante. Ayant expérimenté l'exclusion et la renforçant dans une logique de ghetto, allant parfois jusqu'à la provocation ouverte au conflit comme aux Grisons, les adolescents n'ignorent pas le caractère provisoire de leur regroupement et le stigmatisme qui s'y attache. Nombreux sont ceux qui tout en voulant bénéficier des avantages relationnels du groupe, voudraient bien bénéficier aussi d'une reconnaissance sociale explicite de "l'extérieur", c'est-à-dire de la norme. Ainsi, s'explique la zone flottante nombreuse qui se renouvelle toujours et qui affirme ne pas faire partie du groupe stigmatisé ; de même au sein de ce qu'on croirait être le noyau, la dérobade est de rigueur : on fait des conneries, c'est vrai, mais c'est fini, on est "rangés des voitures". Du coup, plus personnes ne fait partie de ce noyau fantôme lorsqu'il s'agit de revendiquer un statut d'exclus. Vivre en groupe oui, mais pourquoi être condamnés pour cela ?

Mais la pression du groupe intériorisée, son attirance, sera difficilement combattue si l'on veut s'affranchir du stigmatisme qui lui est associé. Pour ces 2 filles des Grisons, toutes leurs aventures sont une suite d'échecs des tentatives pour se différencier.

A l'école par exemple :

- "Moi c'est pareil, quand j'ai rencontré Christian, le premier jour de la rentrée, je dis : je sors pas avec un mec... Et puis, il m'a demandé le premier jour, ah ben d'accord !".

- "Moi, quand j'y ai été, je me dis, moi je travaille sérieusement... et puis on me fait rire en cours. Je fais rien et je me fais engueuler ça c'est pas mal !"

On peut avoir à trancher des liens :

- "C'était ma meilleure copine, mais elle va avec des filles que je peux pas encadrer, des filles qui sont pas à fréquenter. Maintenant, c'est plus ma meilleure copine... Je lui cause quand même".
- "On fait une boum jeudi. On a invité tous les copains d'école. C'est pas la même que celle qu'il y a demain.
- "Quand vous allez interroger d'autres filles du Square, vous leur faites pas montrer le passage là, parce qu'on fait une boum et puis y'en a qui disent que c'est pas nous parce qu'on veut pas d'eux. Parce qu'il y a de la merde. Des bagarres tout ça, nous on veut être tranquilles. (...) Nous on veut faire une boum mais c'est privé. On invite seulement mais elles, elles sont pas invitées.
- Surtout qu'on va avoir 3 videurs, des copains, carrés".

Mais le jeudi, la boum sera envahie comme de coutume par les filles qu'elles avaient voulu écarter, et leur petit espoir s'effondrera. Le milieu vous colle à la peau par l'intermédiaire de vos voisines, souvent des anciennes copines. La distinction est impossible quand on vit en fait sur les mêmes principes et les mêmes valeurs.

Nous avons déjà ici un aperçu des relations propres au groupe adolescent. Nous voulons montrer maintenant plus en détail cette activité de production interne de frontières, de définition des générations et des milieux (chapitre 4). Dans l'extériorité aux institutions qui le constitue, le groupe adolescent réinvente un monde et va permettre à chacun d'expérimenter les frontières, voire de les subvertir (Ch. 5).